

Nº 216  
3 MARS 1938

1 fr. 50  
1. 75 BELGES  
0. 35 SUISSE

24 pages

\*PARAIT LE JEUDI

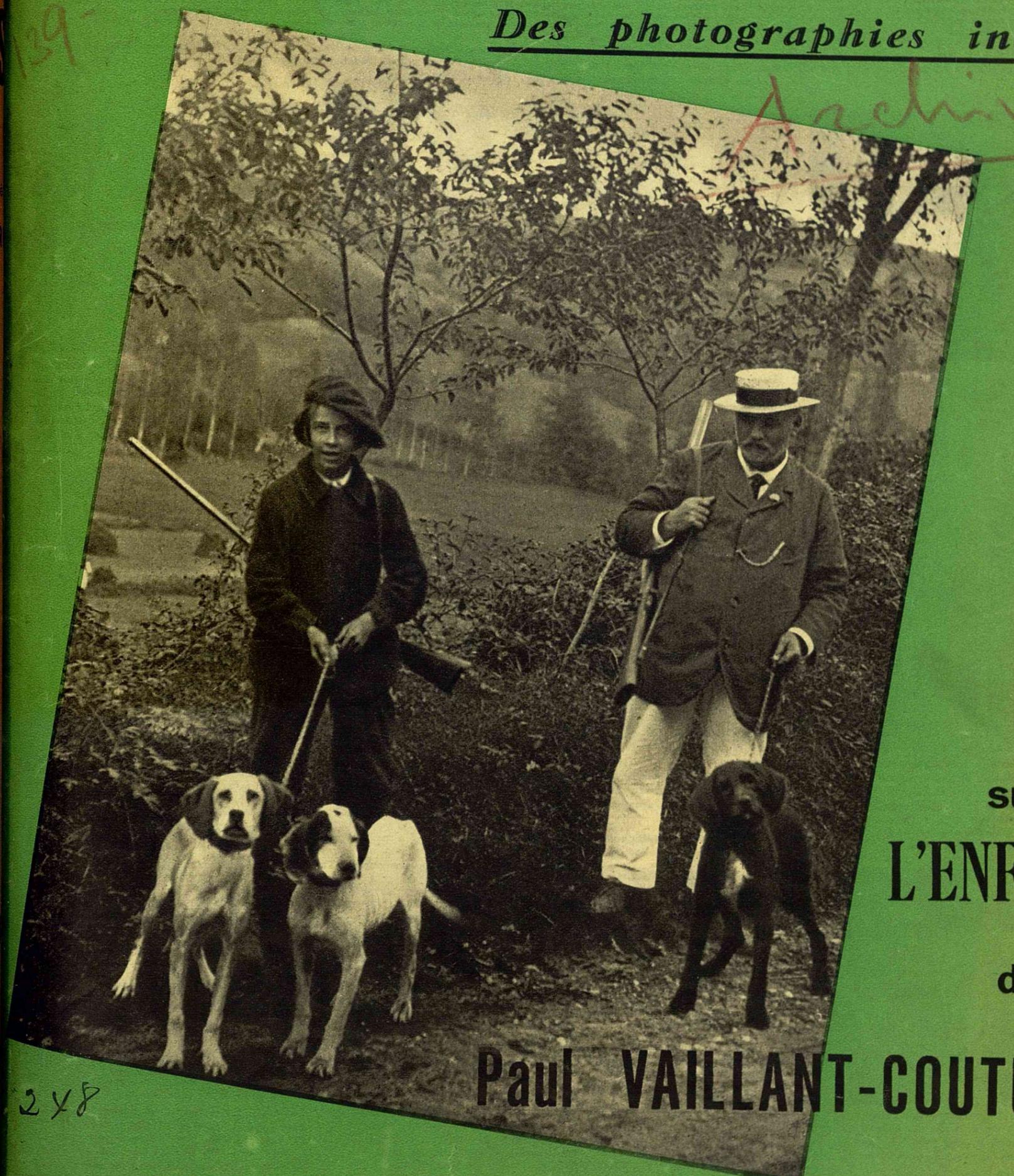
# regards

*Des photographies inédites*

*Archivo*

*Bw 712*

A. H. N.  
S. GUERRA CIVIL

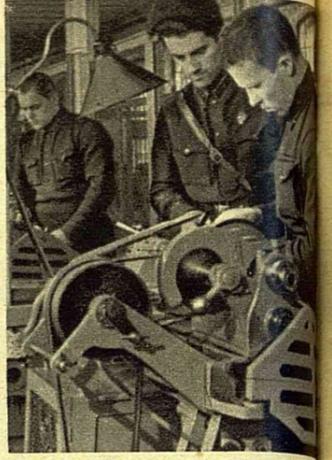
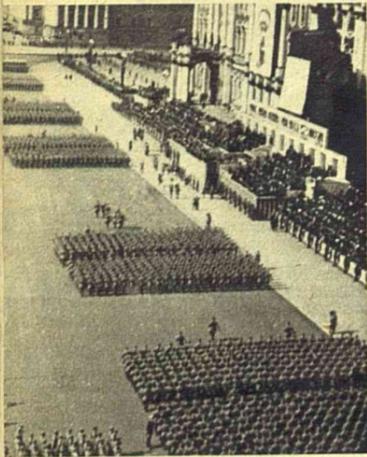


sur  
**L'ENFANCE**  
de

**Paul VAILLANT-COUTURIER**

*248*

# REGARDS sur le MONDE

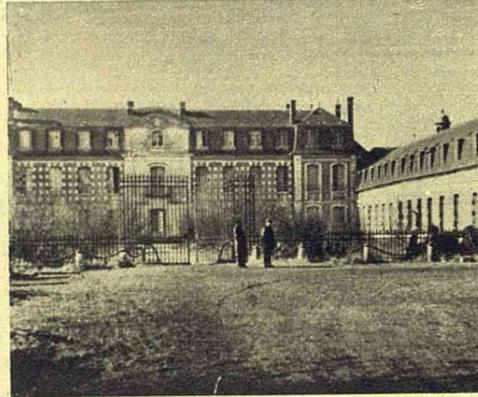


Les 23 février, l'Armée Rouge a fêté ses vingt ans. Avec son million 600.000 hommes, son armement moderne, son aviation, cette énorme force tient en respect ceux qui voudraient attaquer l'U.R.S.S. et les conquêtes de la révolution russe. Elle permet à l'Union Soviétique, derrière ce rempart humain, de poursuivre en paix son prodigieux développement. C'est pour les jeunes hommes soviétiques un honneur que d'entrer dans l'Armée Rouge. Elle est, non seulement le défenseur de la paix, mais aussi la plus grande école culturelle et politique. Des milliers de jeunes hommes y préparent les Ecoles Supérieures, ceux qui n'ont pas de métier ont toute facilité pour acquérir une qualification. Les jeunes hommes qui, après deux ans de service, retournent à l'usine ou au village, y rapportent leur esprit de discipline, leur nouvelle culture, leurs habitudes de propreté et d'ordre et deviennent par l'exemple une force de civilisation. Paix et civilisation, tels sont les deux buts de cette armée populaire unique au monde, l'Armée Rouge.

Ci-dessus, de droite à gauche : Un défilé de l'Armée Rouge le 1<sup>er</sup> mai à Léninegrad. Des soldats rouges recevant leurs bulletins de vote lors des dernières élections au Conseil Suprême de l'U.R.S.S. Les chefs de l'Armée Rouge, lors de sa création : de droite à gauche, Vorochilov, Frounzé et Boudionny. Des soldats rouges prenant des leçons de mécanique.



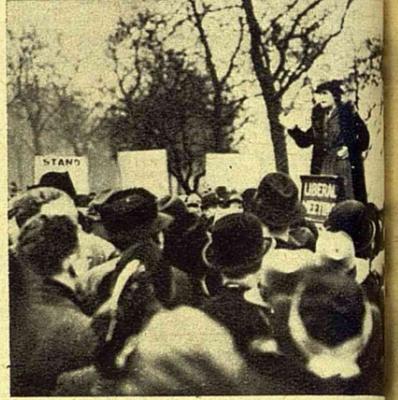
Pendant le discours de Schuschnigg, les Viennois manifestent leur volonté de défendre l'indépendance de l'Autriche contre Hitler.



Il ne se passe pas de semaine où ne soient découverts quelques nouveaux dépôts d'armes stockés par les membres criminels du C.S.A.R. pour attenter à la République. Voici le Château de Glissoles, près d'Evreux, où furent découverts 30 caisses de grenades et un sac de poudre.



A Shanghai, des milliers de sans-abri errent dans les rues. On voit ici une mère, réfugiée dans une rue, épargnée par le bombardement, donner à manger à ses enfants.



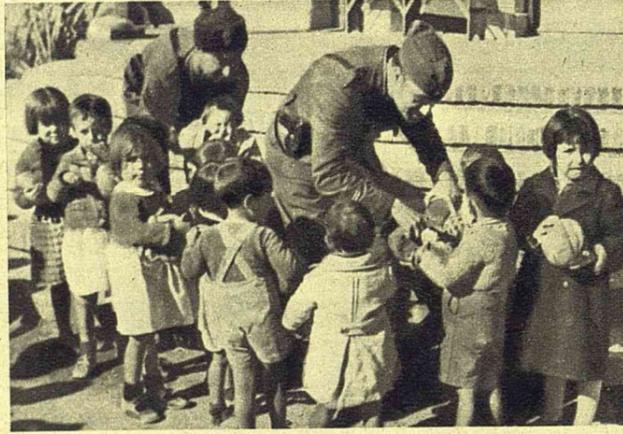
Un des trois mille meetings qui se sont tenus en Angleterre pour protester contre la démission de M. Eden et la politique de M. Chamberlain, qui est partisan de l'entente à tout prix avec Mussolini.



Les 25 et 26 février ont eu lieu à la Chambre un grand débat sur la politique extérieure. La Chambre fut unanime à condamner résolument la politique pro-hitlérienne de Flandin. Elle se fit l'interprète de la volonté du peuple français qui demande qu'on défende avec fermeté la paix sans capituler devant les exigences des pays totalitaires.



De gauche à droite : « Jeunesse d'Espagne » danse à la Porte-Saint-Martin. Allez les applaudir avant qu'ils ne nous quittent, le 6 mars. Soirée chaque jour et matinée jeudi et dimanche à 15 heures.



L'armée républicaine espagnole distribue du pain aux petits orphelins de Barcelone.



Le roi Carol de Roumanie vient d'instaurer un régime absolutiste qu'il a fait plébisciter par le peuple selon la méthode fasciste du vote obligatoire et à main levée. La photo ci-dessus montre un policier communiquant au peuple les résultats « naturellement » brillants du plébiscite. Plus de 99 % des voix s'étant prononcées pour la Constitution.



A la rétrospective de la mode de 1900 à 1938, donnée au Moulin de la Galette, quelques jolies femmes nous montrent que l'époque 1900 eut, elle aussi, du charme.

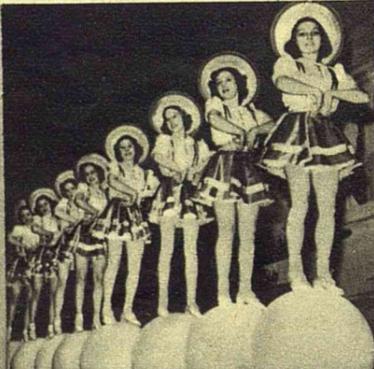
En l'honneur de PAUL SIGNAC, Peintre Ami du Peuple aura lieu le DIMANCHE 6 MARS à MONTREUIL une grande manifestation de souvenir.

A 10 h. 30 : Inauguration de la rue Paul-Signac.

A 11 heures : Inauguration du tableau « Aux temps d'harmonie ». (offert à la mairie de Montreuil par la veuve du grand artiste.)

A 16 heures : à la Bourse du Travail SEANCE SOLENNELLE, sous la présidence de FERNAND SOUPE, maire de Montreuil.

Orateurs : Marcel CACHIN, Jacques DUCLOS, Francis JOURDAIN.



De charmantes petites filles (l'aînée n'a pas quinze ans), dans un spectacle de Londres, répètent le numéro difficile de la danse sur la boule.



La foule se presse à la porte de l'Olympia pour voir « La Marseillaise », le grand film de Jean Renoir. Des billets à tarif réduit ne coûtant que 10 francs (au lieu de 20), et valables tous les jours, sauf le samedi après-midi et le dimanche, sont en vente aux bureaux de « Regards », 89, rue d'Hauteville-10<sup>e</sup>.

C'EST BIEN  
1938 qu'  
peau de  
clochettes, t  
vée de poste  
sortent com  
boîte les ved  
Maurice Ch  
Baker, Cécil  
Du soleil,  
poussière de  
pouvoir res  
d'hommes d  
On a fê  
de la blague

# La bonne humeur au Carnaval de NICE



**C**EST bien un Carnaval 1938 qui, sous son chapeau de folies entouré de clochettes, trône sur une coupée de postes de T. S. F. d'où sortent comme diables d'une boîte les vedettes: Mistinguett, Maurice Chevalier, Joséphine Baker, Cécile Sorel...

Du soleil, des rires, de la poussière de plâtre, des confetti, sur la foule qui finit par rire à ne plus pouvoir respirer. Des déguisés en groupes, des masques, des défilés d'hommes de carton grotesques mais plus grands que nature.

On a fêté, à Nice, avec bonne humeur, Sa Majesté Carnaval LX, roi de la blague et de la radiobouffonnerie.



**E**CRASÉ par un autobus, vidé des trois quarts de son sang et transporté à l'hôpital de la Pitié, l'homme vient de subir l'amputation de la cuisse gauche. Il est 19 h. 55.

— Donnez-moi l'hôpital Saint-Antoine, demande l'interne en chirurgie. Allo ! Saint-Antoine ? Le service de la transfusion sanguine d'urgence ? Ici, la Pitié. Voulez-vous nous envoyer un « donneur universel » ? Tout de suite !

Assise devant son classeur, la surveillante de Saint-Antoine consulte des listes. Rue du Cardinal-Lemoine, dans le voisinage de la Pitié, demeure M. Lagrange, inscrit sur les fiches du service. A 20 heures, M. Lagrange répond téléphoniquement qu'il est prêt à partir pour la Pitié. Il y arrive à 20 h. 5. A 20 h. 35, 700 grammes du sang de M. Lagrange étant passés dans les veines de l'accidenté, l'homme est sauvé.

Ainsi, quotidiennement, dans les hôpitaux parisiens, une vingtaine d'hommes et de femmes, robustes et sains, volent au secours de leurs semblables.

+ +

Des dizaines de milliers de transfusions sanguines ont été pratiquées en France depuis 25 ans.

La méthode est ancienne, puisque, dit la croyance populaire, le pélican se perce le flanc pour nourrir de sang ses enfants... On a connu des buveurs de sang qui n'étaient ni des criminels, ni des sadiques. Au siècle dernier, même, les plus grands médecins incorporaient l'absorption du sang frais dans le traitement de la tuberculose. Et nombreux étaient les malades à faire de longues stations dans l'atmosphère écorante des abattoirs.

Un progrès se manifesta dans ce genre de thérapeutique lorsque l'on se fut aperçu que le sang pur, absorbé par la voie buccale, était indigeste et ne provoquait aucune amélioration chez les malades. Des préparations à base d'hémoglobine — principe ferrugineux du sang —, d'autres à base de sérum jouèrent d'une vogue justifiée. Mais tous ces médicaments n'étaient constitués que par du sang de bœuf ou de cheval.

Cependant, une question passionnait toujours les chercheurs : celle du traitement des maladies par le sang humain, sous sa forme la plus rationnelle : la transfusion.

Au dix-septième siècle, on avait essayé la transfusion à l'homme du sang de mouton. Ces tentatives furent désastreuses, et en 1668, un arrêt du Châtelet réglementa ces opérations, y mettant, à Paris, de telles entraves, qu'elles furent complètement délaissées. Deux siècles plus tôt, en 1422, une transfusion de sang de mouton n'avait-elle pas coûté la vie au pape Innocent VIII ?

On n'eut guère plus de chance, il y a une cinquantaine d'années, quand on voulut reprendre ces expériences avec toutes les précautions et les garanties nouvelles de l'asepsie. Même défibriné, c'est-à-dire privé de sa partie coagulante, le sang d'un animal ne put jamais être injecté sans danger dans les veines d'un homme à des doses supérieures à 80 ou 100 centimètres cubes.

L'explication de ces accidents est assez simple pour les savants d'aujourd'hui qui ont appris que le sérum sanguin d'une espèce animale détruit toujours les globules rouges d'une autre espèce : ce phénomène porte le nom d'hémolyse.

L'hémolyse est également déterminé par certains sangs humains vis-à-vis d'autres sangs humains, de sorte que, dans bien des cas, le sang transfusé d'un individu sain, au lieu de guérir, provoque des accidents mortels.

C'est en 1924 que le professeur Jeanbrau, de Montpellier, ayant enfin découvert cette dangereuse anomalie, se mit à la recherche d'une méthode qui devait bientôt permettre de la considérer comme négligeable.

De longues et rigoureuses expériences ont, en effet, permis d'établir que l'espèce humaine ne possède que quatre variétés de sang, quatre groupes sanguins : numéros 1, 2, 3, 4.

Un individu dont le sang est microscopiquement du numéro 1 ne peut donner son sang qu'à un individu appartenant à la même catégorie.

Les numéros 2 peuvent donner indifféremment aux numéros 2 et aux numéros 1.

Les numéros 3 aux numéros 3 et aussi aux numéros 1.

Les numéros 4 peuvent donner leur sang aux numéros 1, 2, 3 et 4, c'est-à-dire à tout le monde. Heureux, les numéros 4 !

Etes-vous sain, absolument sain et, de surcroît vigoureux, voire pléthorique, allez à l'hôpital Saint-Antoine faire numéroter votre groupe sanguin ! Un interne y est à votre disposition ; l'opération n'est pas longue, ni douloureuse, ni difficile.

A portée de la main de l'interne, voici, bouchés au coton hydrophile, quatre tubes-étalons renfermant des sérums éprouvés : 1, 2, 3, 4. Une piqûre d'aiguille sur le bout de votre doigt, une goutte de sang sur une lamelle de verre : plus trois gouttes de sérum.

C'est du sérum-étalon n° 1 que l'on a pris. Le mélange, que l'on pratique devant vous, sur la lamelle, de la goutte de votre sang et du sérum, demeure-t-il clair après quelques instants ? Parfait : votre sang appartient au groupe n° 1. Mais ce mélange s'est troublé, il est devenu grumeleux ; la lamelle vous indique alors que vous faites partie d'un autre groupe. L'opération n'aura pas besoin d'être répétée plus de quatre fois. Il arrivera sûrement, parce qu'il ne peut pas en être autrement, que l'un ou l'autre des quatre sérums, renfermés dans les tubes-étalons, n'agglutinera pas votre sang.

Est-ce le numéro 4 ? Vous voilà étiqueté *donneur universel* et bon pour secourir n'importe qui. Vous recevez une carte d'identité, laissez au bureau votre adresse. Soyez tranquille : on aura recours à vous.

Les quelque 700 « donneurs » que l'on appelle à Paris pour les transfusions de sang appartiennent tous au groupe n° 4.

+ +

Ma voiture, après une course folle, rejoignit le taxi de Lagrange, à la porte de la Pitié. Le « donneur »

# DONNEURS

n'avait pas besoin qu'on le priât de se hâter : il savait que le sauvetage du blessé à qui il apportait son sang était une question de secondes.

Il gagna rapidement la salle d'opérations. Le « transfuseur » — un jeune interne en chirurgie — l'attendait auprès de l'opéré exsangue, dont le pouls s'éteignait peu à peu.

Naturellement, sans le moindre geste inutile, Lagrange prit place sur un haut tabouret, retroussa la manche gauche de sa chemise et sa veine radiale saillit, violette, au pli du coude. Le bras de l'agonisant fut ligaturé de caoutchouc un peu plus haut que la saignée, et la main de l'interne ayant trouvé sur la chair livide une mince veine, y planta une aiguille creuse d'acier, qu'un tube de caoutchouc paraffiné relia à une autre aiguille enfoncée dans la veine de Lagrange, d'où coulait un sang abondant. Le mécanisme ingénieux d'une seringue nickelée laissait passer la vie en vagues prudentes de dix grammes. Quand la seringue eut fonctionné dix fois, l'agonisant poussa un long soupir, son visage rosit légèrement et ses lèvres se recolorèrent.

L'interne, les yeux sur son chronomètre, lui prenait le pouls : 120, 115, les pulsations se maintenaient à 115 à la minute.

— Ça va ? demanda-t-il à Lagrange.

— Comme d'habitude, Monsieur le docteur, répondit le « donneur ».

— 200 grammes ! fit l'interne. Monsieur Lagrange, vous sentez-vous capable de « donner » aujourd'hui jusqu'à 700 grammes ?

— Mais parfaitement, jusqu'à 800 si vous le voulez, Monsieur le docteur !

Et Lagrange de rire, en portant son regard de sa veine transpercée à l'homme qui ressuscitait.

— J'ai soif ! gémit l'homme.

Une infirmière, avec une compresse, épongea son front ruisselant de sueur.

— Attendez, mon petit, tout à l'heure !

— 400 grammes !

Le pouls battait plus fort et moins rapide, la poitrine se gonflait, le visage s'anima.

— 500 grammes !

— Docteur, murmura le blessé, croyez-vous que je m'en tirerai ? J'ai une femme et deux mômes !

— T'en fais pas, vieux ! répondit Lagrange.

+ +

Lagrange — je change son nom parce qu'il l'a exigé — est un homme de 49 ans. Il donne du sang depuis 1922 ; il en a donné exactement 220 litres, en 367 transfusions.

Enfant du peuple, mécanicien de son état, quand on a besoin de sang on téléphone à son atelier ou, s'il est rentré à la maison, à un commerçant voisin qui grimpe ses sept étages et l'alerte. Il est inscrit sur les registres de l'Œuvre de la transfusion sanguine d'urgence, dont le siège est à l'hôpital Saint-Antoine et qui contrôle aujourd'hui, dans Paris et la Seine, environ 700 donneurs et donneuses de sang.

Le nombre des transfusions pratiquées dans les hôpitaux et cliniques parisiens est passé de 220 en 1929, à 779 en 1930, 4.989 en 1934, 5.115 en 1935, 6.298 en 1936 et, en 1937, 6.500, dont 6.300 dans les hôpitaux de l'Assistance publique, le reste ayant eu lieu à l'hôpital franco-musulman, à l'Institut du Cancer de Villejuif, à la Maison de santé du Gardien de la Paix et dans des cliniques particulières. Toutes les interventions sont exécutées avec une régularité presque automatique et dans une scientifique précision. Le nombre des transfusions s'est stabilisé ; après l'ascension vertigineuse des premières années, les chiffres oscillent depuis cinq ou six ans autour de celui qui, aux dires de l'Assistance publique, paraît exactement répondre aux besoins de la population parisienne.

...En Amérique, les donneurs de sang, les « universels » du groupe n° 4 se font parfois de belles fortunes, car on vend cher son sang outre-Océan !

En France, le tarif est plutôt modeste : 1 franc le gramme de sang jusqu'à 100 grammes, avec un minimum de 50 francs, puis :

100 francs de	100 grammes à	199 grammes
150 »	200 »	299 »
200 »	300 »	399 »
250 »	400 »	499 »
300 »	500 »	599 »
350 »	600 »	699 »
400 »	700 »	799 »

C'est un tarif qui n'a pas varié depuis huit ans... Bien entendu, les malades soignés dans les hôpitaux de l'Assistance publique n'ont rien à déboursier, les « donneurs » étant indemnisés par l'Œuvre de la Transfusion sanguine d'urgence, ou l'Administration de l'Assistance publique.

Un individu pesant 65 kilos possède environ 5 litres de sang, dont il peut offrir, sans le moindre danger, de 500 à 700 grammes, dose généralement suffisante pour remédier à n'importe quelle hémorragie.

Les « donneurs » parisiens, tous gens de moralité irréprochable et de santé absolument parfaite, sont recrutés dans toutes les classes de la société et plus particulièrement parmi les jeunes étudiants en médecine, les agents hospitaliers de tout grade, les gardiens de la paix et les sapeurs-pompiers. Les particuliers, inscrits comme « donneurs » doivent pouvoir être appelés par téléphone et se rendre rapidement à l'adresse indiquée : c'est-à-dire qu'ils doivent habiter Paris ou la petite banlieue.

A l'exemple de Paris, Lyon, Bordeaux, Lille, Strasbourg, Toulouse, Marseille et d'autres grandes villes ont des centres de transfusion fonctionnant dans leurs hôpitaux, et de petites villes comme Angoulême, Blois, Niort et Saint-Brieuc envoient à contrôler à l'hôpital Saint-Antoine les groupes sanguins de leurs « donneurs » habituels.

Enfin, les progrès faits par l'art de la transfusion sanguine sont tels, en 1938, que le « donneur » n'a plus besoin de se rendre auprès du patient éloigné.

Il est, en effet, actuellement possible de transfuser du sang conservé. Ce sang est recueilli aseptiquement dans un ballon de verre, puis additionné d'un anti-coagulant — citrate de soude ou produit analogue — avant d'être mis à la glacière. Il peut ainsi se conserver de 20 à 30 jours. *L'année dernière, on a transfusé à Bordeaux du sang provenant de Buenos-Ayres.*

Au cours de la guerre d'Espagne, l'utilisation du sang citraté à 4 pour 1.000 et conservé en glacière est entrée dans la pratique courante.

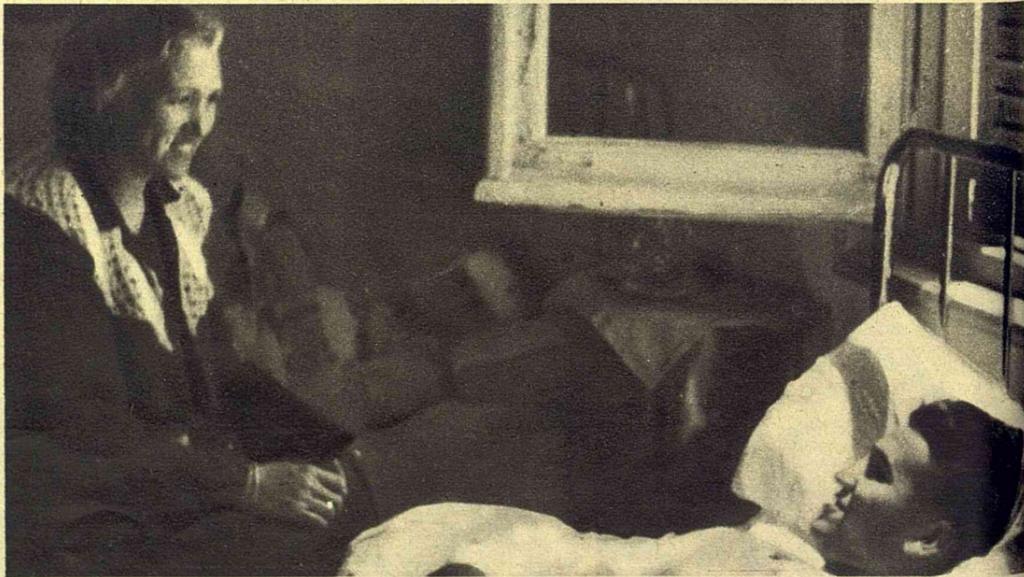
Dans un élan de solidarité admirable, des milliers d'hommes et de femmes ont, en effet, offert leur sang pour les blessés républicains.

Le service de la transfusion du sang dans les armées de la République espagnole fonctionne depuis septembre 1936 et disposait, tout récemment, de 4.500 donneurs, dont 1.200 recrutés parmi les employés des chemins de fer. Ils donnent leur sang gratuitement.

Rien que dans la généralité de Barcelone, 1.220 litres de sang ont été recueillis en 13 mois et le service de santé est maintenant, dans toute l'Espagne libre, à même de mettre à la disposition des hôpitaux tout le sang dont ils peuvent avoir besoin. Au cours d'une récente offensive, trois équipes chirurgicales des ambulances de l'avant ont pu injecter 27 litres de sang en trois jours — 1.500 centimètres cubes à un blessé, 1.800 à un autre, 2.400 à un troisième. Les chirurgiens républicains font donc bénéficier de la transfusion, avant de l'opérer, tout blessé dont l'état de choc est particulièrement grave, avec un pouls filiforme et incompressible. Ainsi en ont-ils sauvé des centaines, dont le cas était littéralement désespéré.

On a malheureusement la douleur de constater qu'un donneur de sang espagnol ne peut guère offrir qu'une moyenne de 320 grammes par mois, c'est-à-dire moitié moins qu'un donneur français à Paris ou dans n'importe quelle ville de France. Cela tient à l'effroyable misère qui s'est abattue sur la population civile, aux privations et à la sous-alimentation qu'elle doit subir.

Notre devoir est donc de contribuer largement à son ravitaillement en vivres, ne serait-ce que pour rendre plus généreux et plus abondant encore le sang que tant de braves sont prêts à prodiguer pour sauver d'autres braves. (Copyright by Jean Perrigault, Paris, 1938.)

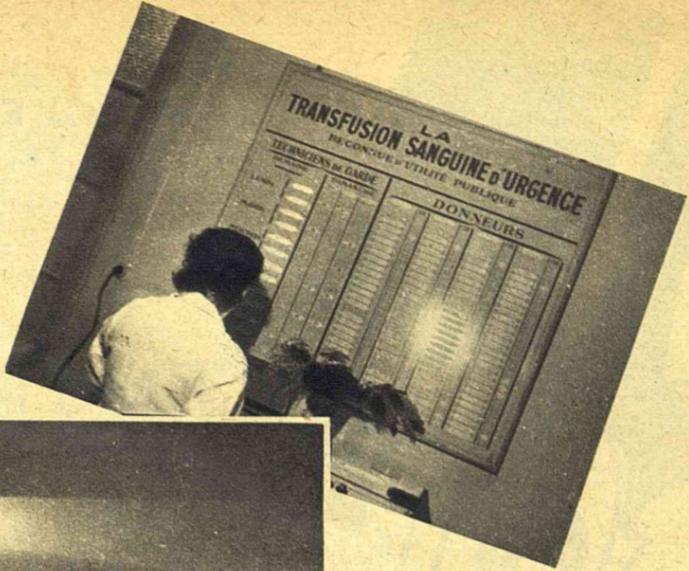


En Espagne, où il faut beaucoup de sang pour les blessés, on fait la queue à l'hôpital de sang. Jeunes et vieux apportent leur contribution de vie. Le sang est transporté dans les hôpitaux du front : Sur la photo, on voit une femme qui a donné son sang rendre visite au blessé qui l'a reçu, et qu'elle a ainsi sauvé de la mort. Une nouvelle parenté s'établit...

# S

# SANG

de



Le tableau des permanences de la transfusion du sang.

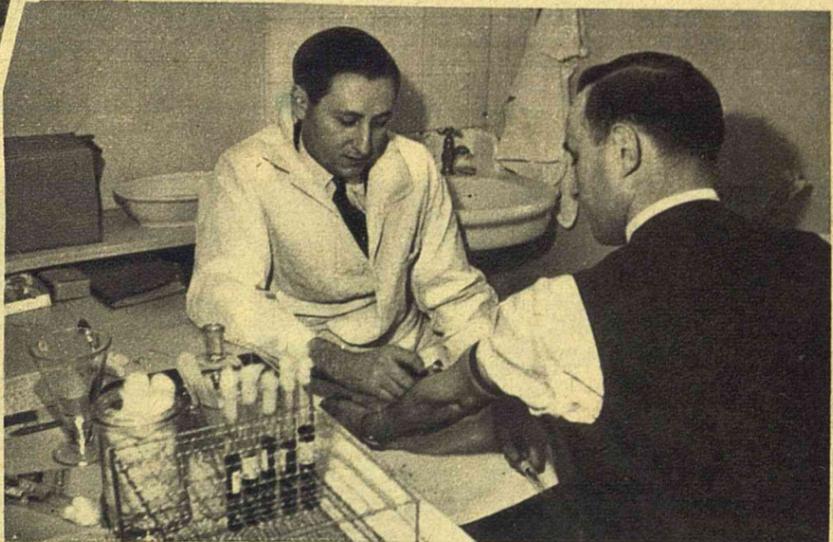
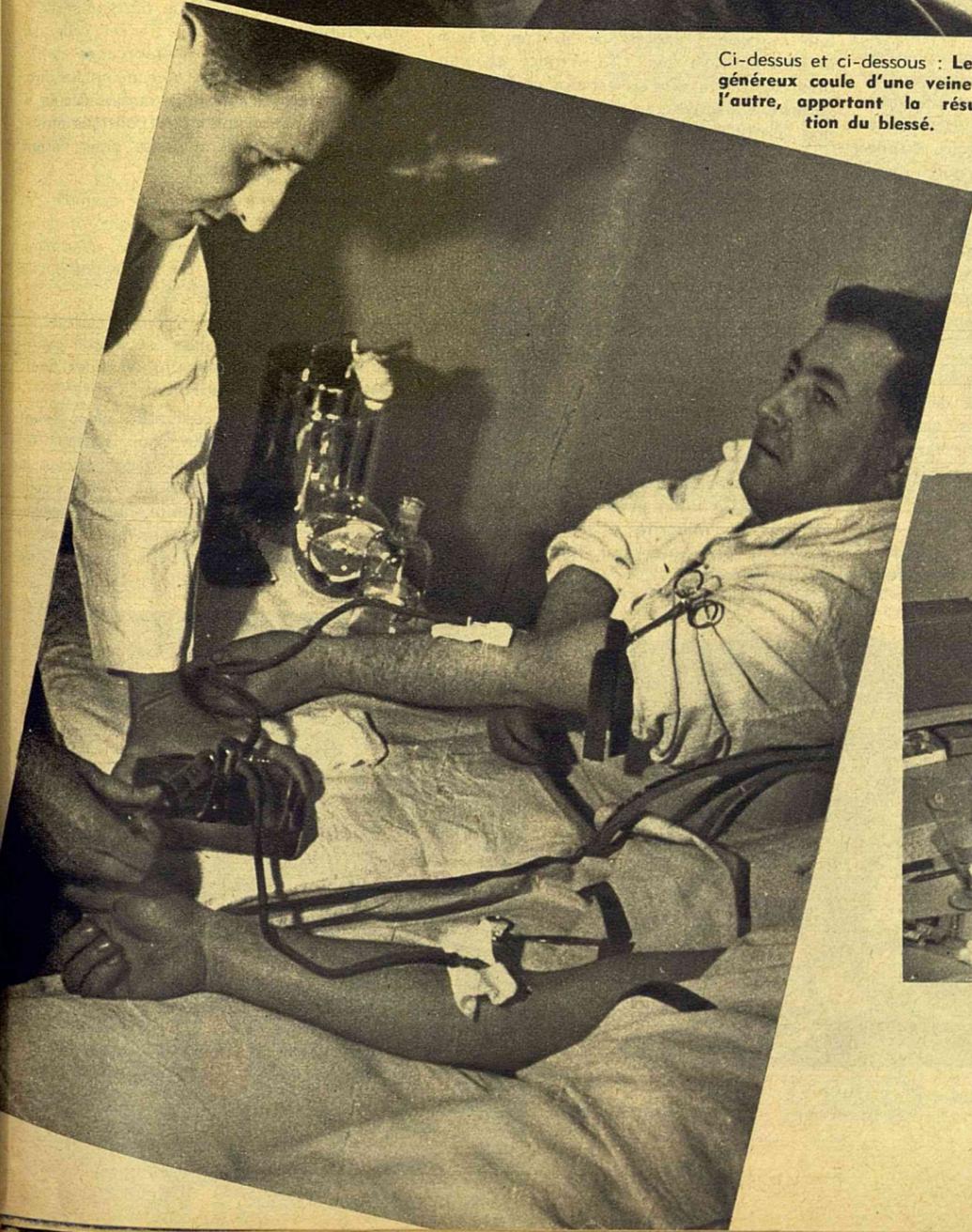


Par  
**Jean PERRIGAULT**

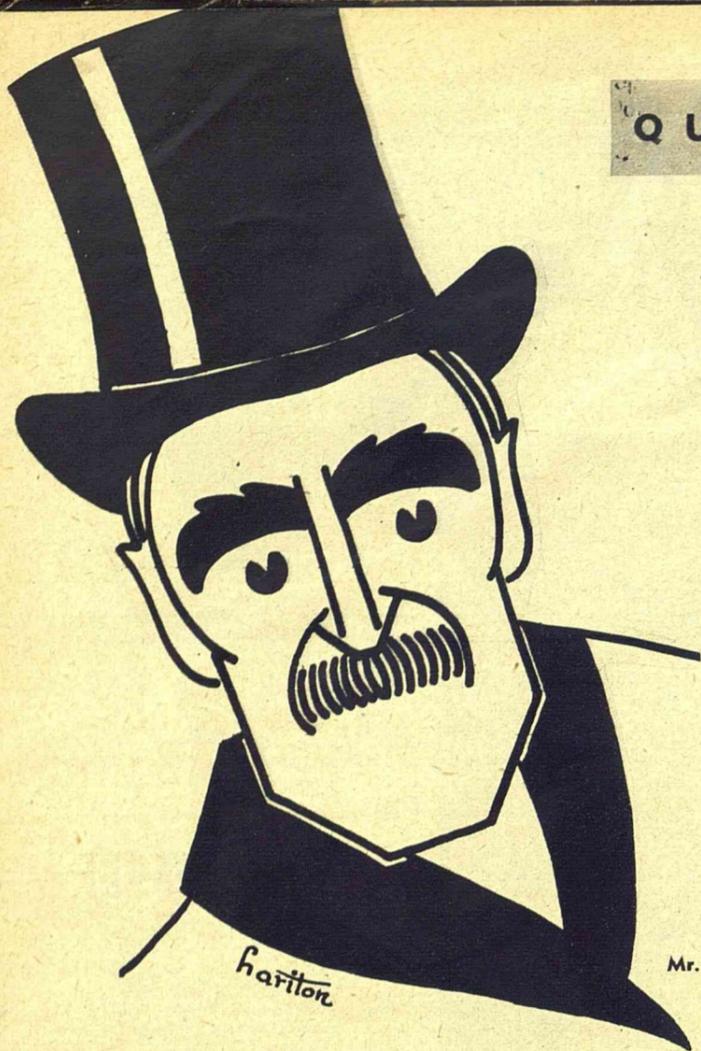
On demande du sang d'urgence. Vite, on consulte la fiche pour trouver le nom du donneur.



Ci-dessus et ci-dessous : Le sang généreux coule d'une veine dans l'autre, apportant la résurrection du blessé.



Le sang du donneur sera analysé pour voir à quel groupe il appartient.



Mr. Neville Chamberlain.

# Le Shylock de LONDRES

par  
Renaud de JOUVENEL

couronner, de l'uniforme de pourpre et de lapin du Lord-Maire de Londres, des perruques aux antiques boucles tuyautées des juges anglais, du solennel casque étouffoir de la Garde à cheval du Palais et de divers autres indices probants en faveur du conservatisme et traditionalisme intégraux de nos voisins anglais.

Leur régime parlementaire lui-même n'est régi par aucune loi, mais uniquement par un certain nombre de conventions qui, si elles ne sont nulle part écrites, sont scrupuleusement observées.

Le Roi et les Parlementaires, y compris ceux de l'Opposition, dont le représentant est payé par le gouvernement, observent donc ces lois qui font du Premier Ministre presque un Dictateur pendant les cinq ans que dure — conventionnellement — une législature... à moins d'un incident grave.

Or, il vient de s'en produire un : M. Chamberlain a abandonné le programme politique sur lequel il a été élu, et qui devait être sien jusqu'au terme de sa présidence. En débarquant M. Eden — avec, d'ailleurs, un minimum d'égards, et de manière assez dictatoriale — M. Chamberlain a renoncé, malgré ce qu'il en dit, à la collaboration avec la France et bien plus encore, il ne s'en est pas caché, à la sécurité collective qui lui apparaît comme une véritable blague.

M. Chamberlain veut tout simplement confier les destinées de l'Europe — dont celles de la Tchécoslovaquie et de la France — à MM. Hitler et Mussolini dans l'espoir que la Grande-Bretagne financera toutes les entreprises des représentants du fascisme. Il lui importe peu que ce soient des entreprises de destruction, pourvu qu'il y ait de l'argent à gagner pour les marchands de chair de la Cité de Londres.

M. Winston Churchill et le vieux Lloyd George n'ont pas manqué de souligner, aux Communes, quelle traîtrise le Premier Ministre était en train de perpétrer à l'égard de la Paix, et M. Chamberlain eût été mis en minorité si les conservateurs n'avaient pas voté pour lui, par fidélité conventionnelle...

L'ANGLAIS est insulaire. Il a même une si grande confiance en son île qu'il la considère comme la meilleure défense contre toute menace extérieure. L'Invincible Armada, Napoléon et le camp de Boulogne, voilà sans doute à quoi il pense quand il dénomme l'Europe « le Continent ».

On connaît ce sous-titre, paru dans un journal anglais : « Tempête sur la Manche. Le Continent est isolé. » Eh bien ! C'était une phrase mûrement réfléchie.

L'Anglais éprouve un goût violent pour « ses » colonies. Il ne sort de chez lui que pour y aller, que ce soit à la Jamaïque, en Egypte, aux Indes ou en Extrême-Orient, et n'y perd aucune de ses habitudes de bourgeois solennellement exigeant, ni celle du thé, ni celle de ne vouloir parler aucune autre langue que la sienne, ce qui produit ce paradoxe amusant : L'Anglais voyage beaucoup mais ne parle pas de langues étrangères. Il est même constamment étonné, voire vexé, qu'on ne le comprenne pas à Bourg-en-Bresse ou à Louksor.

L'Anglais — nous parlons naturellement de cette classe de bourgeois et de marchands qui laisse volontiers ses intérêts en imposant à ses sentiments, ou plutôt qui épouse les sentiments que lui dictent ses intérêts — est, à l'heure actuelle, parfaitement représenté par son Premier, M. Neville Chamberlain, dont on peut dire qu'il

est plus conservateur, plus francophobe et germanophile que ne l'était M. Baldwin lui-même.

On aura certainement été surpris, en France, par la démission de M. Anthony Eden, et la séance des Communes, au cours de laquelle celui-ci a expliqué pourquoi il se voyait forcé de quitter M. Chamberlain : en résumé, parce que le Premier Ministre avait, sur la question d'Espagne, sur celle des relations avec l'Italie et le rapprochement avec l'Allemagne, des idées opposées aux siennes, et qui correspondent à un abandon définitif de la non-intervention, même à sens unique, de la sécurité collective, même aussi fragmentaire qu'elle l'est devenue, et de la S.D.N., aussi inefficace qu'elle soit.

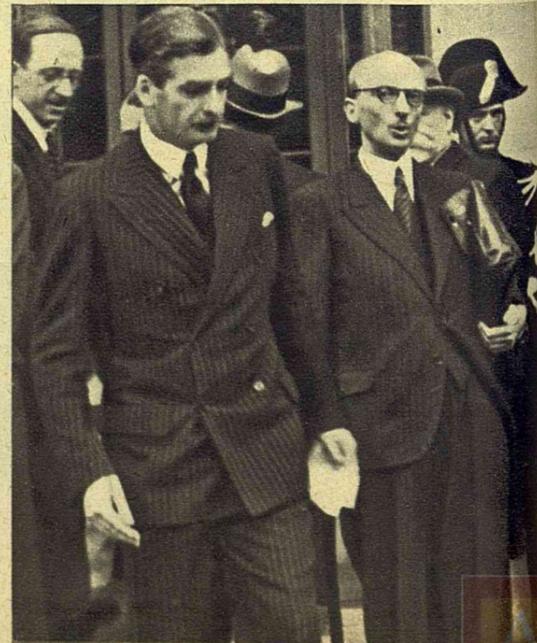
M. Eden était pourtant plus populaire que son ex-Premier et sa politique avait le soutien de l'opposition travailliste et de bon nombre de conservateurs. Comment se fait-il donc que ce ne soit pas M. Chamberlain qui ait démissionné ?

Eh bien ! c'est surtout parce qu'il n'a pas fait « son temps ». On connaît cette admirable coutume parlementaire anglaise, grâce à laquelle un ministre peut être mis en minorité dix fois sans être obligé, pour si peu, de donner sa démission. (Cela est arrivé, je crois, à M. Mac Donald.)

On se souviendra aussi du carrosse dans lequel Sa Majesté le Roi s'en va se faire



Les « white guards » circulent dans les rues de Londres accompagnés par les enfants.



Mr. Anthony Eden.

sait pas u  
autour de  
Ah ! ce  
Paul ar  
était pos  
une queu  
pait à l  
« poule »  
ner l'adv  
coups su  
bruyante

Jusqu'à  
que la q  
rire et d  
loto — t  
avec le m  
Pour P  
jours l'an  
bles...

D'autre  
sinage ou  
de banqu  
Un jou  
appelait  
son surm  
arriva. C'  
un Parisi  
prisant m  
ris... Gou  
d'une sal  
chon d'un

Il attra  
l'air, à la  
sait pivot  
debout su  
ainsi, déc  
Quand P  
gousse lu  
sait en c  
due aux  
part ça, il

Gougou  
le temps  
sion « cu  
— J'par  
ronds dan  
Ou bien  
— R'ga  
reux-là ?  
Ou bien  
passants

— Ça n  
des culs-  
des dents  
Paul a  
Sans en  
Cependan  
ce mot, q  
frontière.

Pendan  
septembr  
cailles et  
pas, bu u  
de table t

Il couru  
d'Annette  
des restes  
terre, ach  
Paul le  
— Eh !  
Le goss  
dit :

— Faut  
Alors P  
— Cul-  
rire...

Annette  
— Voul  
Et Paul  
roles de c  
— Culs-

les culs-t  
— C'est  
travaill  
Paul s'a  
— Cul-

Voit « R

ARCHIVOS  
ESTATALES

# Enfance\*

UNE ŒUVRE  
INÉDITE

de Paul VAILLANT - COUTURIER

On voyait parfois, mais plus rarement, un autre abbé, énorme celui-là, qui, pour chasser, s'habillait — afin d'être plus à l'aise — d'une jupe noire et d'un caraco... Il élevait des abeilles, avait blessé sa servante d'un coup de canne-fusil et ne laissait pas un poisson dans la rivière à trois kilomètres autour de sa cure...

Ah! ces parties de billard!  
Paul arrivait juste à la hauteur de la bande où était posé le « blanc » qu'on lui donnait déjà une queue pour apprendre à jouer... Et il participait à l'enthousiasme des dernières parties de « poule » quand, vers dix heures, pour impressionner l'adversaire, on chantait en frappant à grands coups sur le plancher une scie idiote mais bruyante :

« Il a passé son baba  
« Il a passé son chot chot  
« Il a passé son bachot!... »

Jusqu'à ce que le joueur, impressionné, ait manqué la quille à abattre au milieu des éclats de rire et des plaisanteries — renouvelées du jeu de loto — toujours sans doute et toujours accueillies avec le même plaisir...

Pour Paul, la présence des trois curés était toujours l'annonce d'une soirée de rires interminables...

D'autres amis venaient aussi, hobereaux du voisinage ou amis de Paris, et c'était une succession de banquets sur la table entourée et fleurie...

Un jour, un ami de Paris, un bijoutier qu'on appelait Gougousse — Paul ne connu jamais que son surnom sans doute diminutif d'Auguste — arriva. C'était un caramade de régiment de papa — un Parisien farceur, hérissé de calembours et méprisant manifestement tout ce qui n'était pas Paris... Gougousse ne savait pas distinguer un mais d'une salade, un cerisier d'un bouleau, un cornichon d'une camomille et il s'en vantait.

Il attrapait Paul par les pieds et le lançait en l'air, à la grande épouvante de sa mère. Il le faisait pivoter entre ses jambes, il le faisait monter debout sur ses épaules et il marchait en le tenant ainsi, découvrant à Paul le monde vu par un géant. Quand Paul montait sur son âne Salem, Gougousse lui lançait un pari à la course et le dépassait en courant. Paul avait pour lui l'admiration due aux acrobates et aux faiseurs de tours... A part ça, il l'agaçait.

Gougousse parlait mal des gens du pays et, tout le temps dans sa conversation, revenait une expression « cul-terreux ».

— J'parie qu'on peut pas trouver d'cigares à dix ronds dans votre patelin d'culs-terreux...

Ou bien :

— R'garde-moi ça, s'ils sont sales, ces culs-terreux-là? Ils doivent se laver avec du purin!

Ou bien parce que la famille saluait tous les passants rencontrés, à la façon paysanne...

— Ça m'paraît toujours rigolo d'êtr' forcé d'saluer des culs-terreux que je n'connais ni des lèvres ni des dents, comme dit ma concierge!

Paul avait retenu ce mot, « culs-terreux »...

Sans en comprendre le sens le moins du monde. Cependant il y avait, dans le mépris que contenait ce mot, quelque chose qui marquait une limite, une frontière...

Pendant que Gougousse était à la maison, en septembre, se gorgeant d'écrevisses, de poissons, de cailles et de poulets, Paul, un jour, ayant, au repas, bu un peu trop de vin blanc sans eau, sortit de table très énervé...

Il courut à la cuisine pour taquiner les enfants d'Annette qui venaient les jours de fête profiter des restes... L'un d'eux, un petit garçon, assis par terre, achevait de ronger un os de poulet...

Paul le regarda, et brusquement lui dit :

— Eh! cul-terreux...

Le gosse le regarda, regarda sa mère. Annette dit :

— Faut pas dire ce vilain mot, Monsieur Paul.

Alors Paul, les mâchoires crispées, répéta :

— Cul-terreux! Cul-terreux!... Et il éclata de rire...

Annette lui dit :

— Voulez-vous bien vous taire...

Et Paul se mit à chanter en scandant ses paroles de coups de pieds sur le dallage...

— Culs-terreux! Culs-terreux! Vous êtes tous les culs-terreux...

— C'est mal d'insulter les pauvres parce qu'ils travaillent la terre...

Paul s'approcha d'elle et lui cria :

— Cul-terreux!

Voir « Regards » depuis le 6 janvier.

Annette étendit le bras mais Paul avait déjà filé dans le couloir en criant à tue-tête :

— Cul-terreux! Cul-terreux!

— Polisson! Polisson! criait-elle... Ah! si je t'attrape, Dieu préserve!

Paul sauta dans la cour, la grille étant entrouverte. Il se faufila par l'ouverture... Annette écarta la grille et courut derrière lui... Comme il se préparait à dégringoler le pré qui conduisait à la rivière le long d'une terre fraîchement retournée, Annette le saisit au vol par sa blouse et l'immobilisa...

Paul comprit que ça allait être grave. Annette l'avait retourné face à elle. Il rencontra les yeux d'Annette, des yeux noirs qui étincelaient comme du charbon, des yeux combattants... Annette disait :

— Pardon? Demandez-moi pardon.

Paul n'avait jamais été battu et ce n'était pas tout de même Annette, pensait-il, qui le battrait... Il la sentait qui tremblait, la main levée au-dessus de lui... Alors, il crâna et il siffla, plus qu'il ne dit, en regardant Annette bien dans les yeux :

— Cul-terreux!

III

## DÉCOUVERTE DES HOMMES

A la campagne il y a les petits paysans. A la ville les petits des ouvriers. Ce n'est pas à l'école que Paul put connaître les enfants des ouvriers. Il n'y découvrit qu'une partie de l'humanité. Pour le reste, il devait attendre la guerre, qui fit de lui un terrassier armé, soumis avec les travailleurs de l'usine et des champs à la même lutte contre la mort aveugle.

Non. Les artistes qui s'efforçaient d'être des bourgeois qu'étaient les parents de Paul firent comme on faisait autour d'eux. Ils n'envoyèrent pas Paul à l'école communale. C'était mal vu. Un tas de préjugés couraient... Les enfants « du peuple » sont des voyous, ils ont des poux, des croûtes sur la figure, des tabliers noirs, toutes sortes de maladies... Des bêtises, quoi. Mais c'était admis et il n'y avait rien à faire là contre... Et puis le quartier n'était pas ouvrier. Entre les « petits de la rue » et Paul, la société mettait son infranchissable fossé. A la campagne, il pouvait à la rigueur voir les enfants



Il crâna et il siffla, plus qu'il ne dit, en regardant Annette bien dans les yeux : Cul-terreux!

ILLUSTRATION DE MENDJISKI

Alors se passa quelque chose d'extraordinaire dont Paul ne peut se souvenir encore aujourd'hui sans effroi... Annette ne le battit pas. Non.

Elle l'immobilisa entre ses genoux, comme on fait avec l'oie qu'on égorge. Elle étendit une main vers la terre et en ramassa une poignée mêlée de bouse de vache. De l'autre main, elle ouvrit les lèvres de Paul et serra le pouce et l'index derrière les canines comme on fait aux chiens pour les purger. Paul avait beau crispier désespérément les mâchoires et se débattre, Annette lui ouvrit la bouche avec sa main dure habituée à trouer le sol, puis elle approcha son autre main chargée de terre de cette bouche et elle l'y enfonça avec son couteau. Paul crut étouffer, il crachait, vomit, se tordit par terre... Puis il pleura contre l'herbe. Annette s'en allait en disant quelque chose d'obscur.

— C'est la terre qui vous fait manger, la terre, Monsieur Paul! La terre!

De cette horrible histoire, Paul ne parla jamais à personne. Mais il avait éprouvé la force de ceux de la terre et goûté, pour toujours, leur amertume tragique dans une bouchée de bouse.

pauvres. A la ville, non. Quand il eut sept ans, on décida donc d'envoyer Paul au lycée. Le siècle commençait : 1900.

Là, on n'est qu'entre enfants « bien ». Et puis l'enseignement est donné par des maîtres qui sont au moins agrégés de grammaire! Paul entra en neuvième. Ce n'était pas la classe la plus basse. Il y avait encore la classe enfantine dirigée par une demoiselle. Paul et ses petits camarades étaient fiers d'être, eux, sous la direction d'un maître et non d'une femme.

Le lycée s'appelle Janson de Sailly. Il est dans la rue de la Pompe, à Paris. Une rue hostile, à hautes façades qui annoncent déjà ce que sera plus tard ce quartier, un quartier chic, « le 16<sup>e</sup> ». Il y a bien encore quelques terrains vagues de-ci de-là, mais on y bâtit déjà ferme.

Le lycée, c'est une grille, d'abord. Derrière la grille, des fusains, ces arbres qui n'en sont pas, et derrière les fusains un mur de brique avec des fenêtres larges. Entre les fenêtres des bustes de grands hommes absolument sans caractère, symboles de

pierre d'une culture en conserves. Derrière le mur, des classes, des préaux, des cours. Et dans la cour un tambour. C'est un court garçon frisé en tablier bleu qui en tape. Tout ici est marqué du sceau du 1<sup>er</sup> Empire. Ce tambour le symbolise. Et aussi l'uni-forme des pensionnaires déambulant par deux avec leur costume à deux rangs de boutons dorés, la coupe réglementaire de leurs cheveux à 2 centimètres, et leurs deux gros godillots de soldats...

Il y a, en effet, les pensionnaires. Ils couchent dans des dortoirs, et marchent au pas cadencé, militarisés, caporalisés et soumis à la férule directe du terrible surveillant général Lefort, bras droit du censeur, chef de la discipline. Le proviseur est « leur père ». L'économe leur nourricier. Il y a les demi-pensionnaires qui rentrent le soir chez eux mais mangent à midi au réfectoire. Il y a les externes surveillés à qui des heures d'études supplémentaires permettent de faire leurs devoirs au lycée. Il y a enfin les externes qui ne suivent que les cours de 8 heures à 10 h. 1/2 et de 2 h. à 4 h. 1/2... Entre chaque heure une demi-heure de récréation. On a décidé que Paul serait externe. Pour les devoirs il les ferait sous la surveillance de papa.

On a beaucoup discuté sur le genre de cartable qu'il fallait acheter à Paul. Ceux qui se portent comme des sacoches et pendent d'un côté risquent de déformer les épaules des enfants. Après les gosses ont une épaule plus haute que l'autre... Ceux qui se portent sur le dos sont parfaits parce que convenablement chargés ils forcent les enfants à se tenir droits. C'est tout à fait militaire, d'ailleurs. Paul a un sac en veau blanc et noir baptisé poulain qui fera beaucoup d'effet. Il a un plumier noir laqué avec un sujet japonais dessus. Ça fait bien un peu fantaisie, mais si on lui dit quelque chose il n'aura qu'à répondre que c'est un cadeau... D'ailleurs, il doit tenir son rang et même un peu plus que son rang dans ce lycée d'enfants riches.

Paul est enchanté d'aller au lycée. Il sait déjà lire, écrire et compter, et maintenant voilà qu'il possède un livre d'histoire avec des images pleines de mots historiques de grands capitaines, et un atlas avec des cartes de toutes les couleurs où la France et ses possessions coloniales se détachent, démesurées, cernées, ou teintées de rose tendre...

Quelque chose de rassurant aussi : le concierge. Il est de l'Ariège, de Bedeille, un village situé à quelques kilomètres de la maison de campagne des parents de Paul. Il parle patois avec papa. Et dans un petit cagibi situé sous un escalier il vend du réglisse en fil, de minuscules petites bouteilles d'eau colorée baptisée madère, porto, muscat, et des roudoudous...

Le roudoudou est un sucre d'orge plat et rond posé au bout d'un bâtonnet et qu'on sucre en le faisant tourner entre le pouce et l'index comme un toton. Il est surtout remarquable par ses couleurs extraordinaires où sont dépensées toutes les ressources de la plus dangereuse des chimies... Paul n'aime pas les roudoudous, heureusement.

Le seuil passé, un seuil usé par les souliers savants, voici la cour d'honneur avec ses rhododendrons, l'odeur de pipi de chat des parterres maigres, et deux sinaï : les bureaux chargés d'éclairs du proviseur et du censeur. Voici la salle de gymnas-

tique, avec ses agrès et l'humidité de la sciure, avec son professeur en pantalon à la hussarde, les salles d'escrime, puis les cours, et au bout des cours du petit lycée la classe de neuvième. Une salle rectangulaire. Sur les murs des cartes, sur le plancher des pupitres piqués sur leurs jambes de fer et des bancs fixes de bois; face aux élèves, la chaire, sur une estrade, et devant l'estrade, sur le mur, le tableau noir, sa craie et son éponge.

Il y a 15 élèves; deux par banc. Rien que des garçons, naturellement, dont les capuchons mouillés fument aux patères le long du mur vert ripoliné. Le maître est un jeune myope barbu, avec du ventre, et sur ce ventre un gilet luisant et élimé. Il porte toujours une jaquette... Quand il veut avoir l'air sévère, il devient tout à fait déplorabile parce que son ventre avance et que ce ventre, en désaccord avec son âge, semble toujours vouloir se mettre à la hauteur de sa tâche. On sent chez lui une pauvreté incurable. Pauvreté matérielle, car il est mal payé. Pauvreté intellectuelle qui ne lui a pas permis d'arriver plus haut. Paul le voit faible et n'en abuse pas. Ce n'est pas parce qu'il est particulièrement généreux. Il est comme les autres enfants. Non. C'est parce qu'il a les mêmes persécuteurs que le maître.

Il faut dire que Paul porte encore les cheveux longs. Tous les matins, sa mère peigne ses belles boucles déliées de leurs bigoudis qui tombent sur son costume de velours bleu que recouvre un col de dentelle.

Paul n'a jamais vécu avec d'autres enfants avant d'aller au lycée... Là, ses cheveux sont devenus une cible épouvantable pour la malfaisance de ses petits camarades. Un certain Polani surtout le persécute. C'est un garçon au front bas, plus âgé que Paul — au moins de deux ans de plus — qu'on n'a pu mettre qu'en neuvième et qui est toujours le dernier en classe. Il fait peur à voir. Des yeux globuleux de grenouille et une mâchoire inférieure de singe. C'est le fils d'un magistrat.

Il terrorise la classe et le maître avec. Le maître d'autant plus que les parents de Polani lui payent des répétitions particulières; alors, il ne peut pas dire grand chose. Polani a des goûts de bourreau. Paul est timide et ne sait pas ce que c'est que se battre. Polani l'empoigne par derrière par les cheveux et le jette par terre, simplement pour lui faire mal... D'autres fois, c'est pour lui prendre ses billes, ou bien une plume qui lui plaît.

Et les cheveux servent toujours d'élément décisif pour assurer la victoire à Polani. Le plus curieux, c'est que Paul ne pense pas une minute à se faire couper les cheveux. Il y a un autre petit garçon, Lalouette, un blond qui porte aussi les cheveux longs avec un peigne sur le côté, mais Lalouette s'est déjà battu...

Paul et Lalouette ont décidé de s'associer pour essayer de se défendre contre Polani.

Ce jour-là, Paul n'est pas bien. Son père l'a accompagné au lycée comme d'habitude, mais il lui trouve les yeux trop brillants et les mains trop chaudes. Il s'en est ouvert au concierge et il est parti inquiet. Aussi papa est-il passé par une rue qui est derrière le lycée pour voir à l'heure de la récréation comment se comporte son fils.

Or, c'est justement le jour où Paul et Lalouette ont décidé de se défendre...

Récréation. Paul, maussade, les yeux cernés de rouge, s'appuie contre une colonne de fonte du préau. Il n'a pas vu son père, d'abord, qui, derrière la grille, demi caché par les fusains, surveille la cour...

Paul bientôt distingue un chapeau haut de forme qu'il reconnaît... Paul ne veut pas être malade... Il comprend que son père le regarde. Il se contraint à jouer. Il crâne. Polani justement voit que Paul n'est pas en train. Il en profite pour le provoquer. Lalouette s'interpose. Polani, stupéfait d'une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, étend la main pour saisir les cheveux de Paul. Lalouette mord la main... Paul, encouragé, se lance en avant. Alors, dans un éblouissement de fièvre et de colère, il se met à frapper Polani des pieds, des poings et de la tête. Les combattants dégringolent sur l'asphalte... Mêle-lée... C'est la première fois que Paul combat... Il y éprouve une griserie étonnante... Il ne s'aperçoit pas des coups qu'il reçoit. Il frappe avec rage, il sent l'étoffe des vêtements de Polani craquer... Il tire de plus belle. Il sent sous ses ongles la figure de Polani. Il la laboure. Il entend vaguement des cris sévères de l'autre côté de la grande grille.

— Paul ! Paul !  
C'est la voix de son père.

Une large main s'abat sur son épaule... C'est la main du « prof » qui l'arrache en même temps que Lalouette à leur proie. Polani, bousculé, boulé, déchiré, couvert de poussière, la figure tuméfiée, griffée, reste par terre criant et se roulant comme si on l'avait écorché vif...

Paul pâlit... Il tente de se raidir... Ses tempes battent... Il est en nage. Il claque des dents, grelotte... Un grand cercle muet s'est formé. Le maître regarde Paul,âte sa main, son poignet.

— Ah ça ! mais cet enfant a la fièvre.  
— Non, Monsieur...  
— Si, si, dit papa de l'autre côté de la grille.  
— Non, je n'ai rien... je vous assure...

— Allons, mon enfant, pour cette fois vous ne serez pas puni parce que vous êtes malade... Mais c'est très mal de battre vos petits camarades... vous entendez... très mal... Polani ne vous avait rien fait.

Le maître est un lâche. Il prend la défense de son propre persécuteur : ce Polani met des plumes cassées dans sa chaise pour qu'il y déchire son seul pantalon...

Bon... C'est une leçon. Mais Polani aussi est un lâche... Il pleure comme une fille maintenant... Ce n'était donc que ça ce colosse ! Paul rit, crie, chante, délire... Son père le ramène en fiacre à la maison, victorieux et très malade...

Si la vie extérieure du lycée est marquée par les rappels impérieux du tambour, tout l'enseignement primaire est régi par les vieilles méthodes des jésuites. Il faut apprendre par cœur une quantité de choses, et c'est suivant la façon dont on joue bien ou mal son rôle de perroquet qu'on est noté, et qu'on reçoit des exemptions, sortes d'indulgences qui permettent de racheter les fautes de discipline. Il y a un barème établi.

(A suivre.)

**be** BUREAU D'ÉDITIONS  
31, Bd Magenta PARIS-X<sup>e</sup>  
Chèque Postal : Paris 943-47

ÉPISODES & VIES RÉVOLUTIONNAIRES

Vient de paraître :

**LA GRÈVE DE DECAZEVILLE**  
par Alexandre ZÉVAËS

Une brochure de 64 pages 1 fr. 50

♦ Une des premières et grandes batailles sociales, qui mit aux prises la très réactionnaire Société minière de l'Aveyron et les travailleurs du sous-sol, qu'elle maintenait dans un impitoyable état de servage.

LIRE DANS LA MEME COLLECTION :

R. IKOR : Saint-Just	1 50
— L'Insurrection ouvrière de juin 1848	1 50
R. MONTGRENIER : Gracchus Babeuf	2 »
P. DELESALLE : Paris sous la Commune	2 »
A. ZÉVAËS : La fusillade de Fourmies	1 »
Louise Michel	1 »

**UN EFFORT UTILE**

**N**OS lecteurs savent que depuis mai 1937 le prix de vente de « Regards » n'a pas bougé alors que la montée des prix de revient n'a pas cessé et que la plupart des journaux similaires au nôtre ont augmenté leur prix de vente. A l'heure actuelle, avec ses 24 pages et ses deux couleurs sur la couverture, « Regards » est meilleur marché qu'à l'époque où il se vendait un franc.

Nous avons pu, jusqu'à présent, maintenir cet état de choses grâce à une période antérieure favorable et à la confiance que de plus en plus nombreux nous témoignent nos lecteurs. Mais chacun comprendra qu'un tel effort devient de plus en plus difficile et que pour pouvoir le poursuivre il faut qu'il soit appuyé par ceux de tous nos amis qui ne peuvent, dans le moment, sévère à tous égards que nous traversons, se contenter seulement d'acheter chaque semaine l'hebdomadaire qu'ils aiment. S'ils veulent conserver intact un utile instrument du Front Populaire comme « Regards », ils doivent l'aider mieux encore.

C'est pourquoi avec une insistance nécessaire nous demandons à tous nos amis de s'abonner sans hésiter pour la durée compatible avec leur bourse. Nous ne citerons que pour mémoire les avantages matériels dont ils bénéficieront en s'abonnant, car nous avons la conviction que notre appel sera entendu surtout dans le sens de l'aide efficace qui peut être apportée à « Regards » par les abonnements.

Nous avons néanmoins tenu à remercier d'une façon directe tous nos lecteurs qui feront un effort en ce sens, en offrant pour chaque abonnement, quelle que soit sa durée, un exemplaire du nouveau tirage de l'ALMANACH OUVRIER ET PAYSAN 1938.

POUR LE MAINTIEN DU PRIX ACTUEL DE REGARDS !  
POUR LUI CONSERVER SES MOYENS D'ACTION

**ABONNEZ-VOUS**

**VIENT DE PARAÎTRE**

LE TROISIÈME VOLUME DU DOCUMENT UNIQUE QUE CONSTITUE L'ÉTUDE DE

**AUGUSTIN HAMON**

**Les Maîtres de la France**

LES TRANSPORTS PAR EAU, PAR TERRE, PAR FER, PAR AIR. LES COLONIES.

LES 200 FAMILLES. TOUT LE MONDE EN PARLE. PEU LES CONNAISSENT. VOICI UNE COLLECTION UNIQUE... 21 francs.

DEJA PARUS :

TOME I. La Féodalité financière dans les Banques... 12 fr.  
TOME II. La Féodalité financière dans la Presse, le Parlement, les Assurances, l'Administration... 18 fr.

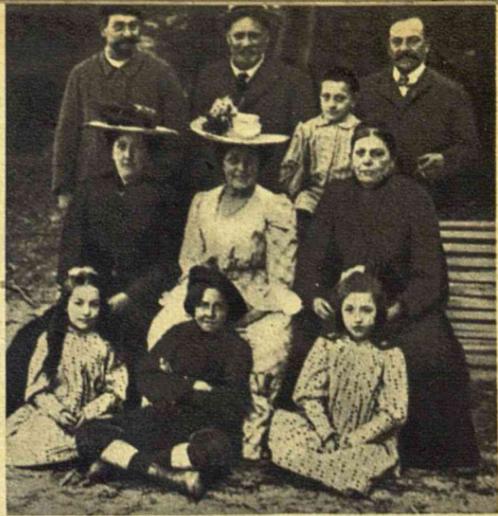
ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES  
24, rue Racine, PARIS (VI<sup>e</sup>)

# Petit PAUL enfant inconnu et charmant

**J**e viens, mes chers auditeurs, d'éprouver une bien vive émotion. J'ai eu le privilège de lire une partie des Souvenirs de Jeunesse de Paul Vaillant-Couturier. Le grand hebdomadaire REGARDS, qui en commence la publication dans son numéro de cette semaine, m'en a communiqué ce qu'en langage d'imprimerie on appelle « les bonnes feuilles », c'est-à-dire les épreuves après correction. J'y ai découvert un aspect nouveau d'un être que j'ai aimé, admiré, et qu'au fond, comme il adient si souvent des personnes qui vous touchent le plus près, je connaissais mal.

féerie des étrennes, le lycée Jeanson, le bois de Boulogne, et ce matin inoubliable où le petit Paul, tout courant, se jeta dans les jambes d'un monsieur, « de grandes jambes vêtues d'un pantalon à carreaux au-dessus de souliers vernis recouverts de guêtres blanches », et ce monsieur-là, qui relève en riant le petit Paul et le remet à son père qui s'excuse, n'est autre que M. le Président de la République, Félix Faure en personne.

— Quoi ! ce galopin volontiers bagarreur, débordant de vie, observateur déjà ; ce petit Paul, c'est notre Vaillant !



Paul en famille à la campagne. Il a déjà sur son visage enfantin ce sourire un peu méprisant avec lequel il traitera la sottise humaine et les attaques de ses ennemis politiques.



Par  
Pierre SCIZE

ment à ce que fut cette vie orageuse, toute dévouée à une cause, mais où les chœurs de l'enfance ne s'étaient jamais tus.

Je voudrais que beaucoup d'hommes de ce temps lisent ces pages éblouies où le petit Paul se souvient. Je sais bien que ses innombrables amis vont le faire. Mais je voudrais que ses adversaires eux-mêmes s'approchent de ces souvenirs. Dans la bataille politique on se porte et on reçoit de durs coups. Mais si, dans le moment même où notre fureur nous emporte, nous pouvions nous souvenir les uns les autres qu'une pureté, qu'une innocence fut d'abord notre lot, certes, on ne s'en battrait pas moins bien : « ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent », mais du moins, on se garderait une estime réciproque en l'honneur de nos jeunes années. Je crois que ce serait une très bonne chose.

Je ne sais jusqu'où les Souvenirs de Jeunesse de Paul Vaillant-Couturier mèneront leurs lecteurs. S'arrêteront-ils au sortir de l'enfance ? Mènent-ils jusqu'à l'âge d'homme ? La mort qui nous l'a pris a-t-elle tranché prématurément ce voyage au bout de l'aurore ? Je souhaite que les lecteurs de REGARDS trouvent dans ces pages, à côté du grand Paul fraternel qu'au jour inoubliable de ses funérailles « la voix du peuple entier berça dans son tombeau », le petit Paul qui déjà, dans les allées du bois de Boulogne, chargeait le Pouvoir Exécutif avec un cerceau de bois...

La mort apporte souvent avec elle de ces révélations. A sa terrible lumière des parts entières d'une existence se trouvent soudain éclairées. A qui d'entre nous n'est-il pas arrivé ceci : un être vous quitte, et à l'occasion de cette séparation quelque chose de lui vous apparaît. Cette parole qu'il a prononcée et que je n'ai pas entendue ! Cette attitude de lui que je n'avais pas comprise ! Cette aventure que je n'avais pas connue !

Ou bien, c'est parmi les souvenirs du disparu que l'on trouve une chose surprenante, un objet qu'il aimait et que vous n'avez jamais vu entre ses mains, une liasse de lettres jaunies écrites par quelqu'un dont il ne prononça jamais le nom devant vous, une photographie qui le représente en un décor inconnu, riant avec des gens que vous ne connaissez pas.

En feuilletant les Souvenirs de Jeunesse de Paul Vaillant-Couturier, j'ai découvert, comme un album où jaunissent des épreuves anciennes, un enfant inconnu et charmant qui fut le petit Paul, un bambin habillé d'un costume marin comme on en faisait porter aux enfants de la fin du siècle, qui gravement, avec des yeux émerveillés, faisait la découverte de la vie.

Il n'a eu qu'à fermer les yeux pour revoir tous les aspects de ce monde où il commençait de vivre. Il avait, de ses premières saisons de petit homme, une mémoire merveilleuse, une de ces mémoires de poète qui gardent tout, la couleur, le dessin, et jusqu'à l'odeur des jours évanouis. En tableaux d'une fraîcheur incomparable il peint la ville et la campagne, Paris et ce lointain Ariège où il passait ses vacances, la torture des leçons de piano, les ennuis de la lampe à pétrole, la

Avec son père et sa mère, Paul se promène au-dessus du village Sainte-Croix-de-Volvestre où se trouve la maison des parents de Paul. On aperçoit, à droite, Paul qui regarde ce village pyrénéen qu'il aime toute sa vie.

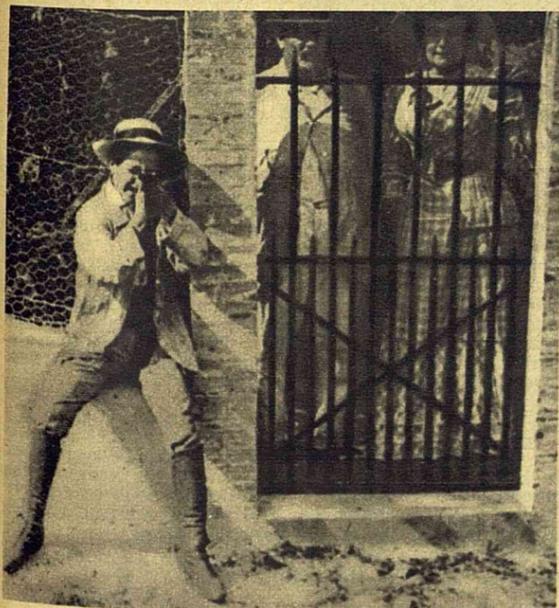


C'était lui. Je découvrais ce dont j'aurais bien dû me douter, après tout, c'est qu'avant d'être le puissant tribun, le lion orateur des grands soirs populaires, Vaillant-Couturier avait été un jeune enfant qui poussait un cerceau !

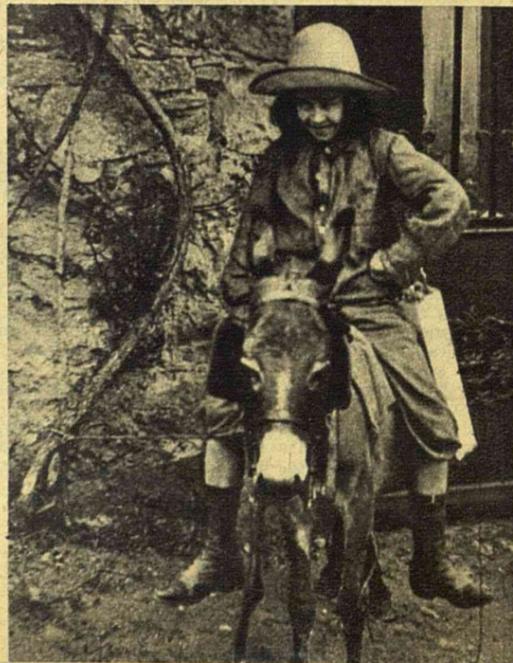
Je réalise maintenant combien la vue que nous avons des hommes est sommaire et momentanée. Toute notre vie nous sommes comme ces enfants qui, voyant de très vieilles personnes, ne peuvent s'imaginer qu'il fut un temps où elles étaient jeunes.

Pour moi, Vaillant-Couturier, avant cette lecture, était né ce soir d'automne de 1917 où je le vis pour la première fois. Il revenait du front de Champagne, dans son uniforme d'aspirant d'infanterie, et pour quelques jours en permission. Il portait sur la guerre un témoignage sévère qui ne se démentit jamais. Cette guerre qu'il fit en héros, Vaillant-Couturier ne cessa pas un jour d'en flétrir l'horreur monotone et l'insoutenable stupidité. Ce soir-là, je l'entendis chanter d'une voix sourde et lassée une admirable complainte de soldat née dans la craie sanglante de Craonne. De ce soir-là, date notre connaissance. Quand je le revis ensuite, la paix faite, j'eus plus d'une occasion d'admirer cette nature tempétueuse, cette force joyeuse qui l'habitait tout entier. J'étais de ceux qui savaient que derrière cet entraîneur de masses, derrière cet interpellateur corrosif des grands débats de la Chambre, il y avait un poète d'une fraîcheur et d'une douceur d'inspiration délicieuses. Le sachant, je regrettais de ne plus l'entendre. Je disais que la foi politique avait étouffé en lui ce chanteur. Je me trompais. Peu avant sa mort soudaine qui nous frappa tous d'une stupeur douloureuse, je sus qu'il n'avait jamais cessé de chanter. J'ignorais cependant que pour se reposer des luttes du Forum, ce grand vivant allait secrètement se retremper dans l'onde de sa jeunesse. Aujourd'hui que je le sais, je ne pense pas sans étonne-

\* Cette causerie, prononcée le 16 février 1938, fut radiodiffusée par le poste de Radio-Cité.



Paul devait devenir de bonne heure un bon chasseur. Le voici encore tout enfant visant une proie... qui lui a sans doute échappé...



# LES VIEUX ATTENDENT...

par Lydia LAMBERT

**P**lus que la misère de l'homme, plus même que celle de l'enfance, la détresse des vieux émeut et indigné. Si affligeant que soit le sort de l'enfance malheureuse, il y a, néanmoins, en lui, un élément d'espoir, une attente, un peut-être... Ici, rien. La misère du vieillard est sans grâce, sans horizon, sans réconfort. Elle n'est même pas photographique. C'est une morne attente de la mort, pire que la mort elle-même.

Jusqu'ici, le vieux pauvre était un être inutile que la société semblait rejeter comme une écorce vide. Mourir, c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Pourtant, les vieux ont besoin de si peu pour être heureux ! Ce peu, va-t-on le leur donner ? Les vieux attendent. Mais qu'on se dépêche, car ils n'ont plus longtemps à vivre, et bien des leurs sont déjà morts, en attendant.

## L'ENVERS DE LA MÉDAILLE D'HONNEUR

C'est une petite rue, derrière le Panthéon, en plein quartier des lettres et de l'esprit. A deux pas de là, on enseigne l'urbanisme et l'hygiène sociale. Ici, en attendant un peu les bras, on pourrait presque toucher les deux façades qui se font vis-à-vis. Il faut traverser une longue allée sinueuse, puis une courette, puis encore une allée. C'est là, un rez-de-chaussée vétuste, au fond d'une deuxième cour... On a raison de la cacher ainsi, comme une lépre, derrière deux façades, car il n'est pas beau à voir. Entrons. Il y a deux pièces. L'humidité suinte partout, comme une sueur. Elle fait aux murs de grosses fleurs sombres. Les fleurs du mal. Les fleurs de la tuberculose et du rhumatisme.

Le maître de ce triste céans est un homme qui a l'air d'avoir soixante-quinze ans. Il en a 67. Il me dit :

« Depuis que je n'ai plus de travail, j'ai vieilli de vingt ans. »

« Et il y a longtemps que vous n'avez plus de travail ? »

« Depuis cinq ans. »

Et c'est lamentable, la quotidienne histoire du vieux qu'on met à la porte parce qu'il n'a plus d'yeux, ni de mémoire, ni de jambes, oubliant que même à soixante-deux ans, on a encore besoin de manger et d'avoir un toit sur la tête.

« J'ai été manutentionnaire dans un magasin pendant 11 ans, dans un autre pendant 24 ans, moins trois ans de guerre. J'ai ma médaille de travail ». Et il me montre une grosse médaille de bronze qui porte, gravés ces deux mots : « Honneur et travail ». Elle est lourde, cette médaille, lourde comme un symbole.

« Y a-t-il une pension qui s'attache à cette récompense ? »

« Oh, non, madame, c'est seulement pour l'honneur. Il y eut même un grand banquet le jour où les récompenses furent distribuées aux plus vieux serveurs de la maison. »

Quelques mois après le banquet, le vieux serveur médaillé fut purement et simplement congédié, avec un mois de préavis. La direction de la fabrique se considérait parfaitement en règle avec toutes ses obligations morales. Il avait donné à la maison vingt-cinq ans de sa vie. En échange, on lui donnait une médaille. Mais pouvait-on, pour cela, garder un garçon de courses de soixante-deux ans qui mettait une heure pour faire sur ses vieilles jambes le trajet rue du Louvre, place de l'Opéra ? Non.

« Et vous avez été congédié sans aucune sorte de pension ou de retraite ? »

« Parfaitement. »

« Avez-vous une autre source de revenus ? »

« Je touche une pension des Retraites Ouvrières et Paysannes. 131 francs par trimestre. Si j'avais pu cotiser régulièrement depuis 1911, j'aurais, peut-être, touché davantage. Il y a des vieux qui ont des six et sept cents francs par an. Mais que voulez-vous ? dans une famille ouvrière, 100 francs, c'est beaucoup, même une fois par an. Tantôt les gosses étaient malades, tantôt, il fallait une couverture, un vêtement chaud. Les 100 francs des R.O.P. y passaient. Puis, il y a eu la guerre : pendant quatre ans, on n'a pas pu verser un sou... Résultat : je touche 131 francs par trimestre : vingt-neuf sous par jour. »

« Mais vous avez des enfants, ne peuvent-ils vous aider ? »

« J'ai élevé quatre gosses. Mon fils aîné est ancien combattant, gazé. Il a lui-même des charges de famille : pensez, trois enfants, une femme malade à nourrir. Et

le travail ne marche pas fort. Néanmoins, il me donne trente francs par mois. Mon deuxième fils est chômeur, il ne peut rien pour moi. Ma fille est couturière, elle me donne aussi 30 francs. Enfin, j'ai une jeune fille un peu faible de la tête, elle est à l'asile. »

« Donc, 60 francs par mois de vos enfants et environ 33 francs de retraite. Comment faites-vous ? »

Il hoche la tête.

« On fait ce qu'on peut. Voilà trois mois que je n'ai pas payé mon loyer. Les voisins donnent quelque chose,

représentation du *Barbier de Séville*, avec M. Ferdinand de Soulas dans le rôle de Figaro.

« C'est moi, au cours d'une tournée en Algérie », commente M. Ferdinand de Soulas. « Le rôle de Figaro a toujours été l'un de mes triomphes, ajoutez-il négligemment.

« Figaro-ci, Figaro-là, Figaro-ci, Figaro-là, Figaro, Figaro, Figaro, Figaro, Fi-i-i-igaro ! »

« Je n'avais pas mon pareil pour ce Fi-i-i-igaro ! »

Et il me montre des coupures de presse que j'ai peur de toucher, tant elles paraissent près de tomber en poussière.

« De mon temps, on savait chanter l'opérette, Madame. On avait la vocation, le feu sacré et aussi la patience d'apprendre, d'étudier. Aujourd'hui, les jeunes gens croient qu'il suffit d'avoir un peu de voix, l'essentiel, c'est un joli visage, la taille bien faite. Ils ne chantent pas, ils roucoulent. Le grand art, ce n'est pas cela. Je vous en parle savamment. Vous êtes trop jeune pour me connaître, Madame, mais il y a trente, quarante ans, le nom de Ferdinand de Soulas n'était pas celui d'un inconnu. J'ai chanté l'opéra, l'opérette, l'opéra-comique. Ah ! le grand répertoire, Madame, *La Tosca, La Traviata, Paillasse, Louise, Mignon, Carmen* ! »

« La fleur que tu m'offrais j'ai jetée dans ma prison m'était restée... »

Il tend le jarret, bombe le torse, appuie la main sur le cœur... Sa voix est cassée et sèche comme celle d'un vieux clavecin où il manque des notes. Il est touchant et un peu grotesque avec sa lavallière et ses joues hérissées de poils blancs. (Je me rasurai avant le spectacle !) Hélas ! je ne suis pas venue pour interviewer un grand chanteur, mais pour enquêter sur la misère d'un pauvre vieux...

« Quel âge avez-vous, Monsieur ? »

« Quel âge ?... Je dois avoir soixante-douze ans... Excusez-moi, Madame, mais on perd la mémoire en vieillissant. Attendez... Je suis né en 1866. C'est cela : 72 ans. »

« Avez-vous des enfants, de la famille ? »

« Hélas ! non. Vous savez ce que c'est. Les tournées, la vie ambulante... On n'a pas le temps de fonder un foyer. Les artistes sont de grands bohémiens. »

« Avez-vous une pension quelconque ? une retraite ? »

Il hoche la tête.

« Mais encore ? Il y a l'Assistance Obligatoire, vous y avez droit, puisque vous avez plus de 70 ans. »

« Oui, Madame. J'ai fait une demande d'Assistance Obligatoire. C'est très peu, quatre ou cinq francs par jour, mais pour moi, ce serait le salut. Malheureusement, j'ai été rejeté par la Commission Départementale. J'ai fait appel, seulement tout cela dure longtemps, l'Administration n'est pas pressée, et j'ai si peu de temps à vivre ! Il faudrait avoir de la protection, des démarches de conseillers municipaux, et encore ! »

« Mais de quoi vivez-vous ? »

Il baisse la tête.

« Je vais manger aux Soupes Gratuites, à l'Armée du Salut. Ma logeuse est une femme de cœur : voilà six mois que je ne lui ai rien donné pour ce grenier, elle me garde quand même. » Il ajoute, dans un souffle, avec une lueur de terreur dans le regard :

« Vous comprenez bien, Madame, que je préfère cette vie-là, si misérable soit-elle, à l'hospice ! »



Vivre en famille chez les enfants est souvent, pour les vieux, une humiliation : celle d'être à charge, surtout quand les enfants eux-mêmes gagnent leur vie avec peine. La retraite doit leur rendre fierté et indépendance à la fin d'une vie de dur travail.

de temps en temps. Quelquefois, je trouve à bricoler, à faire des courses, comme avant. Quand je n'ai rien, je vais ouvrir les portières des automobiles, devant les théâtres. Seulement, c'est gênant et ça rapporte peu. On donne une fois sur dix. Enfin, il y a le marché de la rue Mouffetard. J'y vais tout de suite après la fin, ayant qu'on ne balaie les épluchures... »

## GRANDEUR ET DÉCADENCE...

« Monsieur Soulas ? »

« Lui-même, Madame. Donnez-vous la peine d'entrer. »

Je me donne la peine d'entrer. Mais c'est une loge, ma foi, une loge de théâtre que je vois-là. Au-dessus de la table, un morceau de glace, quoique fortement détachée, un fauteuil un peu fatigué, mais qui ne vous en tend pas moins les bras, comme dirait Molière... Et au mur, des portraits d'artistes. Des artistes que notre génération, celle des admirateurs de Greta Garbo et de Maurice Chevalier, ne connaît évidemment pas. J'ai un peu de peine à m'y reconnaître. Voici Sarah Bernhardt, Caruso, la Duse, Francesca Bertini... Mais cette dame à la poitrine opulente, ce monsieur en col à manger de la tarte ?... Et voici une affiche, une très vieille affiche jaunie, annonçant pour le 16 février 1908 une

# Allez Mesdames prenez vos libertés...

**C**A y est ! La femme mariée est émancipée !  
— Vous dites ?  
— Je dis, madame, que la femme mariée est émancipée ou, si vous préférez, qu'elle jouit maintenant de la capacité civile.  
— Juste ciel ! Je vais donc pouvoir voter ?  
— Nullement.  
— Je pourrai déménager et installer enfin ma famille dans ce petit pavillon de banlieue ?...  
— Au moins serai-je autorisée à accepter cette place de dactylo que m'offre la « Société de l'Oxygène Aggloméré » ?  
— Si votre mari ne s'y oppose point.  
— Est-il en prison ?  
— Vous plaisantez !  
— Ivrogne ?  
— Oh !  
— Cocaïnomanie ?  
— Horreur !  
— Oplomane ?  
— Sortez, goujat !  
— Je sors, madame. Mais ma sortie ne changera rien à rien. Car il reste vrai — c'est dans la nouvelle loi — que vous devez toujours obéissance à votre mari, sauf en cas « où il serait condamné à une peine criminelle, ou dans l'incapacité de manifester sa volonté. »

Par  
Y. GROSRICHARD



◆◆  
Désormais, les épouses pourront intervenir seules une action en justice, donner, aliéner, hypothéquer, acquérir à titre gratuit et onéreux. Elles pourront accepter seules une donation ou une succession, ou encore une exécution testamentaire. Elles pourront être subrogées-tutrices sans autorisation de leur mari; si elles sont veuves, elles pourront faire détenir seules leurs enfants orphelins, sans avoir besoin désormais de l'assistance de deux proches parents; et si elles divorcent, on ne les contraindra plus, pendant l'instance, à habiter un domicile obligatoire. Grand bien leur fasse ! Enfin, si le mari ne veut pas qu'elles choisissent elles-mêmes la résidence du ménage, ou qu'elles exercent telle ou telle profession, elles auront un droit de recours.  
Tout cela, évidemment, ne représente pas grand'chose, mais c'est cependant mieux que rien. Il ne faut pas oublier que les textes qui viennent d'être votés sont inclus depuis 1869 dans les programmes féministes, et que, soumis au Sénat en 1932, ils ont attendu six ans avant d'être adoptés par la Haute Assemblée.  
Si modestes qu'ils fussent, on comprend la joie avec laquelle les militantes féministes ont accueilli ces textes.

Beaucoup, d'ailleurs, parmi elles, ne se sont pas bornées à manifester verbalement leur liesse, mais elles lui ont donné par des articles dans des journaux et des revues, une forme plus durable.  
Oserons-nous exprimer à ce propos quelques doléances ? A lire ces articles triomphants, et vengeurs pour la plupart, on croirait que tous les maris sont des bourreaux, des êtres vils et tyranniques, qui ne voient leur femme que sous les espèces du code, le brandissant à longueur de journée et s'en servant comme d'une arme maudite pour faire régner la terreur au foyer.  
Eh bien ! ce n'est pas juste. Et s'il nous est permis d'aller jusqu'au bout de notre pensée, nous dirons que le code n'a jamais été fait que pour les mauvais maris. On s'en soucie fort peu dans les bons ménages où, lorsqu'on a une heure de loisir, on aime beaucoup mieux la dépenser à lire tout haut quelques pages de Verlaine, de Dickens ou de Tolstoï plutôt qu'à épilucher les articles 212, 213 ou 214 du Code Civil.

Il est vrai que ces divagations n'ont pas cours devant les tribunaux; et comme, en cas de « coup dur », — et personne n'est à l'abri des « coups durs » — ce sont eux qui restent chargés, jusqu'à nouvel ordre, de régler les différends, de résoudre les conflits et de déterminer les droits et les devoirs des parties, il faut quand même en revenir au Code.  
◆◆  
Il ne faut pas trop reprocher au Code son iniquité. Il a été fait par des hommes, et pour des hommes. Dans ces conditions, comment pourrait-on lui faire grief de ne pas tenir la balance égale entre la femme et son époux ? Au reste, s'il donne à l'homme un supplément de pouvoir, n'est-ce pas parce que la femme, de son côté, possède un autre pouvoir, beaucoup plus grand, beaucoup moins défini aussi et que, lorsqu'elle sait l'exercer, le mari, quels que soient ses droits légaux, est toujours le plus faible.  
Par exemple, si vous réussissez, mon-

sieur, à faire valoir vos droits le jour où une exposition de blanc, un solde de chapeaux ou de manteaux d'enfants attire madame dans un de ces maelstroms urbains que l'on nomme les grands magasins, c'est que vous serez bien malin.  
En attendant, nous permettrons-nous de donner un petit conseil aux nouvelles capacitaires ? Ne parlez pas trop de vos droits, car vous appellerez votre attention sur leurs limites. Et nous sommes tellement tous disposés — nous, les costauds, les tyrans, les bourreaux — à vous permettre tant de choses que le juge ne vous permettrait pas, à céder à tant de vos caprices, à continuer de vous faire tant de petits cadeaux inutiles !  
Il nous reste d'ailleurs encore beaucoup de droits, messieurs les maris.  
C'est à nous, par exemple, que reste acquis un privilège dont j'ai personnellement usé lundi dernier, « in extremis » : celui de rédiger ma feuille d'impôts.  
Que j'ai signée sous la foi du serment. Du serrement de ceinture.

## POUR TOI, O DÉMOCRATIE !

Notre collaborateur et ami François Drujon, dont nos lecteurs connaissent l'étude claire et objective qu'est « L'Orient marxiste », doit publier prochainement, aux Editions Coréa, un livre consacré à l'Amérique :

### L'AMÉRIQUE ET L'AVENIR.

Nous avons, pour nos lecteurs, extrait quelques bonnes feuilles de cet intéressant ouvrage.

**N**EW-YORK ! Que nous nous promettons dans ses rues interminables, que nous nous engageons dans ses métros d'enfer, que nous fréquentons les halls immenses de ses hôtels, ouverts à tous comme des lieux publics, deux mots nous viendront sans cesse aux lèvres : démocratie, libéralisme.  
86<sup>e</sup> rue entre la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> avenue, me voici en pleine Allemagne. Les bars y sont américains sans doute, mais on n'y boit que de la bière de Munich. Entrons dans celui-ci. Il n'y a pas à se tromper : c'est une cellule de l'hitlérisme : journaux nazis, croix gammée, — et puis les conversations brutales de ces gros garçons blonds qui sont suffisamment éloquentes par elles-mêmes. C'est dans de tels établissements qu'a été soutenue, en automne 1936, la candidature malheureuse de M. Landon, leader du parti républicain, adversaire acharné du démocrate Roosevelt, porte-parole des magnats de la grosse industrie, poulain bien-aimé de M. Hitler.  
Fuyons ces lieux ! Un tramway, Times Square. Là, au sein d'une cohue dont la densité apparaît invariable tout le long du jour et de la nuit, à travers une débauche de bruit et de publicité, un homme-sandwich, au visage sévère, se promène avec une imposante lenteur. Ce message qu'il porte comme un fardeau sur ses épaules c'est un message de libé-

ration. Que dit-il ? « Camarades, je suis un évadé d'un camp de concentration hitlérien. Luttons jusqu'à la mort contre le fascisme assassin. La dictature hitlérienne, c'est la fin de la civilisation. »  
A peine les passants ont-ils fini de lire ces lignes, qu'un autre texte, porté par d'autres épaules, s'offre à leurs yeux : « Lisez la Bible, le plus grand livre de l'humanité. »  
Métro, Downtown, East-Side. Le plus grand ghetto du monde. Un pourrissoir qui contraste singulièrement avec les Himalayas de luxe de la cinquième avenue, de Madison et Park Avenue. Auprès d'un théâtre yiddish (il y en a de nombreux dans la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> avenues, entre la 1<sup>re</sup> et la 10<sup>e</sup> rues) stationne un camion, flamboyant de vives couleurs, flanqué de calicots et de haut-parleurs. J'en ai vu un semblable, à San-Francisco, qui radio-diffusait une messe chantée. Celui d'aujourd'hui appartient au Parti communiste. On entend : « La déclaration de l'Indépendance fut pour son temps ce que le « manifesté communiste » est pour le nôtre. »  
Du ghetto, nous irons à pied à Chatham Square, et de là, en passant par la lugubre Bowery, nous passerons jusqu'à Mott Street. Du même coup, nous avons quitté l'Europe et l'Amérique. Des canards et des poissons séchés, datant de Confucius, pendent aux étalages de misérables boutiques. Nous sommes en Chine. A New-

York — et plus encore à San-Francisco — les Chinois vivent en Chine.

Taxi. A la portière défilent entre des magasins tous semblables des églises et des temples tous différents : luthériens, anglicans, catholiques, méthodistes, presbytériens, chrétiens-scientistes, orthodoxes, catholiques, grecs, etc., etc. (il y en a des centaines). J'ai fait arrêter le taxi en Italie. Je retrouve les étalages de fruits de Vérone, je savoure l'odeur exquise du café de la place Saint-Marc, à Venise, et la douce pagaie méridionale. En pleine rue, un autel religieux, surmonté d'une croix lumineuse. Très maison close. Des cierges brûlent autour de la Sainte Vierge. Curieuse tradition : les fervents de la Sainte lui ont rendu le suprême hommage; elle est couverte d'une banderole composée de véritables dollars. Des enfants infiniment pauvres, déguenillés et pieds nus, regardent en extase. A la devanture de toutes les boutiques à l'entour, le portrait en couleurs de Mussolini.

Encore une fois, fuyons, fuyons. Nous ne nous attarderons pas chez les Mexicains, ni chez les Hongrois, les Polonais, les Roumains, les Arméniens. Nous allons à l'autre bout de la ville. Métro. Tâchons de monter dans un train direct. Car le chemin est long, jusqu'à la 125<sup>e</sup> rue. Une dizaine de kilomètres.

125<sup>e</sup> rue, Lenox Avenue. C'est l'Afrique, ou, si vous voulez, Harlem, le « paradis des nègres ». Une estrade rudimentaire, installée dans la rue. Devant une foule attentive, composée exclusivement d'hommes de couleur, un orateur du comité éthiopien lance un appel pathétique : « Nous, blackmen, nous avons le devoir sacré de défendre les droits absolus de

la race noire. Nous dénonçons, à la face du monde, l'attentat criminel de Mussolini. »

Une jeune femme — visage très noir, regard brillant et triste — vend au profit des opprimés de sa race un fascicule de propagande. Edité à Londres et rédigé par des écrivains nègres, il contient, à côté d'études sociales, un poème d'inspiration religieuse qui se termine ainsi :

« ...Sorti de la plus sombre caverne,  
Barbare dans son aspect autant que dans  
[ses actes,  
Mussolini, l'homme-démon,  
S'avança pour ravir la vie que Dieu créa.  
Harlem, cité noire, Harlem, cité intelligente, aux bibliothèques sans cesse fréquentées, Harlem, où certains de tes citoyens — mieux que beaucoup de blancs — m'ont parlé de Whitman, de Beethoven, de Marx, de Romain Rolland, de Cézanne.

Ici, je resterai toute la nuit. J'y évoquerai les mille aspects de la métropole géante et récapitulerai les antagonismes que, jusqu'à nouvel ordre, elle contient en équilibre assez stable.

Que les habitants d'ici soient sans crainte ! Harlem ne me fera pas oublier que l'Amérique n'est pas un Harlem pour tous ses nègres ! Non, je sais de quelles persécutions ils sont les victimes; je n'oublie pas les lynchages que les civilisés leur font subir de temps à autre (18 lynchages de nègres en 1935).

Ici, à Harlem, cité libre des esclaves d'hier, je serai plus à l'aise que dans tout autre lieu pour méditer l'avenir de la Démocratie.

François DRUJON.

# L'irrésistible



**J**e ne connais rien de plus émouvant que cet optimisme : construire. Construire, c'est croire. Qui-conque bâtit croit à son avenir.

Si je pose cet aphorisme, c'est qu'il m'est indiqué par un grand nombre de faits. Discrètement nés, ils se développent discrètement.

Je me trouve en Normandie. Dans un petit village non loin de Mézidon, le maire, rude propriétaire d'hectares et d'hommes, s'étonne de me voir si tôt dans sa ferme.

Il est sept heures du matin. Jugeant sur ma mine à travers les préjugés de riche cultivateur, il me confie ses peines.

— A c't'heure, dit-il, le courage manque. Mes ouvriers refusent de venir à cinq heures du matin en hiver, à quatre en été. La loi, qu'ils disent. Où va-t-on, Monsieur, où va-t-on ?

Il semble exaspéré, mais sa colère est d'abord prudente et marque une pause par l'offre d'une bolée de cidre. Dans la cour la batteuse mécanique entoure les hommes qui travaillent autour d'elle d'un irrespirable nuage de poussière. Le gros fermier à visage rond et crâne dur m'épie. Je feins de compatir à son inquiétude.

— J'en ai assez de tous ces gens qui réclament. Oui, Monsieur, même ici, en Normandie. Des « feignants... » On les gâte trop à la ville. Savez-vous combien, à c't'heure, demande un palefrenier : 12 francs par jour, nourri et couché. Faudrait p't'être leur donner des draps bientôt.

Sa fureur monte avec ses confidences. Il avoue : — C'est de la main-d'œuvre d'autres pays que je cherche. Tant pis pour les Français ; sont trop exigeants et y s'croient trop.

Je laisse dire. Je semble admettre ces arguments. L'homme se découvre et met à nu ses soucis.

— On dit dans l'pays que j'suis millionnaire. Si j'ai du bien, je l'ai gagné, et je veux que mes enfants l'aient pour eux.

Il s'inquiète de la situation internationale, m'observe, tête mes silences. Il n'ose pas encore soulager sa rancœur. Il bredouille.

— Et c'pacte, vous savez... avec... avec les Soviets ? Un long silence passe, puis l'homme, un géant aux mains énormes, éclate :

• Voir *Regards* depuis le 6 janvier.



La belle école communale de Villejuif, connue dans le monde entier, que nous devons à l'ancien maire Paul-Vaillant Couturier.

— J'sais pas d'quelles opinions vous êtes, mais moi j'vais vous dire la mienne, et tout crument encore : j'aime mieux être Boche que d'être Bolchevik.

Il est devenu blême. Son régisseur-chauffeur l'attend au volant d'une puissante voiture.

— J'peux vous déposer en route, me dit-il.

J'accepte. Il s'est calmé car j'ai pu dissimuler ma pensée. Chose facile d'ailleurs : je suis confortablement vêtu, je suis arrivé dans un taxi, je suis donc un riche, et il ne peut imaginer un monde où l'on n'aurait pas les idées de ses intérêts.

L'auto file dans la campagne humide et grasse, sur une route soignée. Le fermier me dit :

— C'est à moi la terre jusqu'au bout de la route. Ça fait dans les deux cents hectares. J'élève des chevaux aussi.

« En ce moment, on vend beaucoup pour l'Allemagne, à c'qui paraît. »

Le voici à l'aise et confiant. Où va-t-il ? A Caen. Pour négocier l'achat d'une charge de notaire. Son fils aîné vient d'achever son droit.

— C'est pas donné, dit-il. Un million demande le vieux bonhomme, et cinq cent mille francs comptant.

J'insinue :

— Je vais voir le maire à M... Vous le connaissez ? — Oui. Et j'lui flanquerai un coup de fusil avec plaisir. C'est une honte... Un petit homme de rien du tout qu'était employé au chemin de fer. Vous savez ce qu'il a fait dès qu'il a eu la mairie ?

Au frémissement de mépris du riche terrien, j'appréhendais l'ennuyeuse révélation d'un scandale. C'était un scandale, en effet, mais dans l'esprit de mon hôte, non dans le mien.

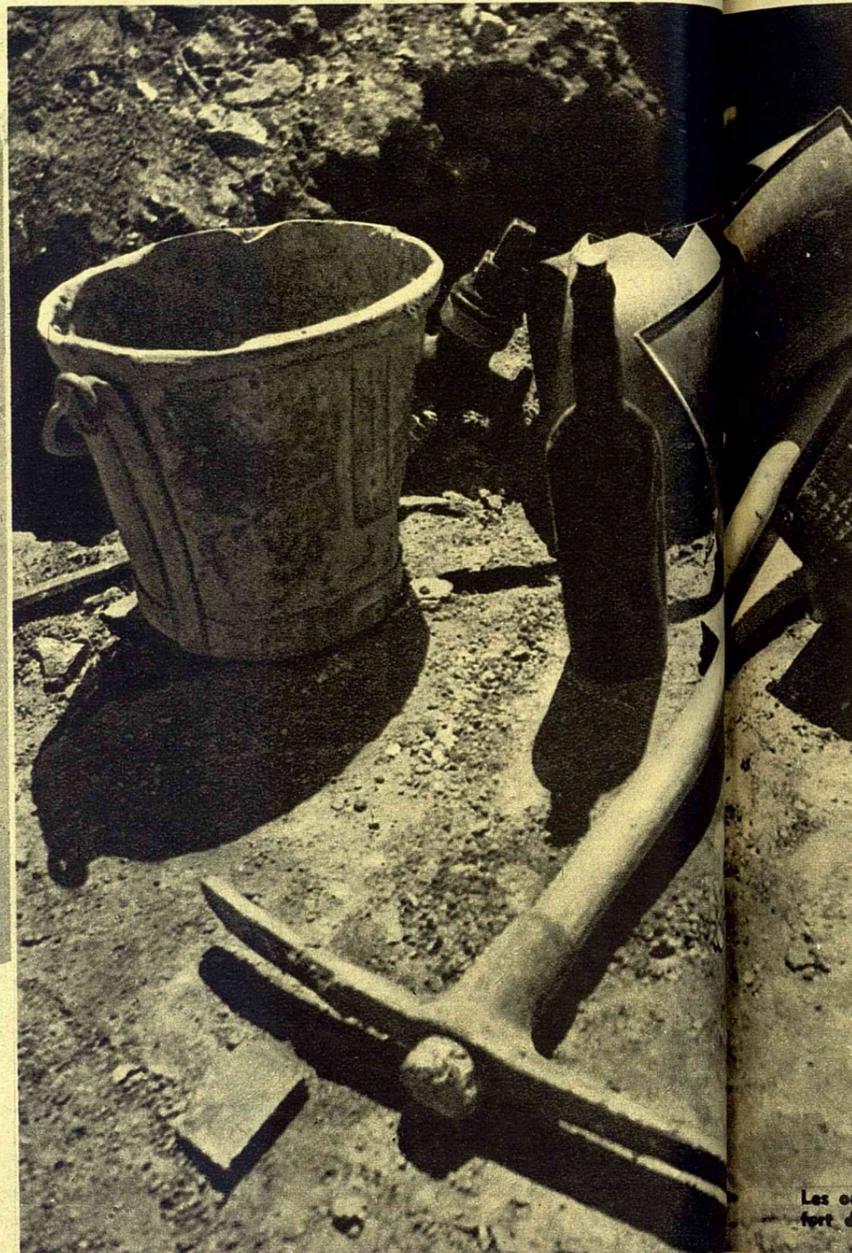
— Il a pris 400.000 francs au budget pour faire une école, oui, Monsieur. Quatre cent mille francs. Une commune de 7.000 habitants. Un château pour des fils d'ivrognes, avec des lumières et des bancs et des peintures. Et il a la prétention de demander à deux de mes amis de l'aider. Sans doute qu'il a lu des livres et ça lui a tourné la tête. ! voudrait monter un dispensaire de pu... pu...

— Puériculture, dis-je.

— C'est ça... Deux cent mille francs encore.

+ +

— C'est absolument exact, me dit le maire de M... un sous-chef de gare en congé. Dans la commune, quand nous sommes venus, la mortalité infantile était effrayante : l'école insalubre presque autant que les granges pour ouvriers agricoles et les rares petites fermes de cultivateurs pauvres. Il y a ici 1.200 cheminots. A quoi voulez-vous que nous pensions d'abord, nous, sinon aux gosses. Ici, les plus misérables faisaient beaucoup d'enfants, en perdaient, souffraient, buvaient. Sans bien se rendre compte de leur misère. Nous avons fait bâtir une école moderne, pour renverser, si je puis dire, la vapeur. Les enfants préfèrent vivre à l'école



que chez eux... Peut-être comme cela les sauverons-nous. Par l'exemple. Nous sommes très critiqués : c'est vrai. Du luxe, du bien-être pour des enfants misérables. Alors, les sous ?... La lutte est dure. Les gros terriens par ici s'inquiètent évidemment plus de la fièvre aphteuse que de la scarlatine, de la rougeole ou de la diphtérie. Le bétail coûte cher. Un adversaire politique a été jusqu'à me répondre : « Ça fait de la vermine en moins », à propos des enfants qui disparaissent. Mais les 1.200 cheminots ont introduit ici où la gare est importante un esprit nouveau. De mauvaises habitudes, quoi : un peu d'hygiène, une vraie nourriture, le respect et la passion de la famille.

Tout cela est dit simplement et cache un combat pénible. Cette école fait les frais des conversations dans les foires. On amène contre elle cet esprit du passé que représente si bien le riche terrien auquel j'ai rendu visite le matin.

Quatre cent mille francs à fonds perdus, puisque les gosses ça ne rapportent pas de bénéfices.

L'école résiste cependant. Le dispensaire va naître. Les ouvriers à la mairie ont immédiatement eut cet instinct sauveur : construire pour les enfants.

+ +

Cette survivance d'un passé sordide prête à toutes les éventualités, même sanguinaires contre l'envahissement des bâtisseurs, cette lutte sans écho, mais mornement entre le profit qui continue et la masse qui veut vivre, je l'ai retrouvée partout. C'est peut-être dans la France en pleine évolution, le phénomène le plus clair, le plus probant. Il recommence un monde. S'il est vrai que l'hygiène est à la base de l'art et que les hommes, nos aïeux, ont commencé par construire pour s'abriter, se soigner, quel rapprochement singulier, quelle concordance émouvante !

Des enfants heureux dans une colonie de vacances.

# terrible élan



mais.  
L'homme qui me fait cette réflexion est tout justement l'ancien maire de cette commune. Il a de beaux cheveux blancs, un air doux, des yeux bleus, et sa voix est caressante, une voix de bon grand-père. Un brave homme, sensible et délicat. Il regrette le temps où il suffisait de distribuer des bons de pains aux pauvres, de la soupe et des vêtements aux indigents. Il est persuadé que ses administrés ont été ingrats en le chassant. Parfois même, il a payé de ses deniers des médicaments aux malades sans ressources. Sa propre bonté l'émeut tant qu'il en a des larmes dans les yeux. Et il avoue :

— Toutes ces dépenses m'épouvantent. Où vont-ils ? A la ruine, Monsieur, à la ruine. C'est très beau de bâtir, mais les dettes comment les paieront-ils ? Ça peut mener très loin ces entreprises, très loin...

Il n'a pas un mot d'admiration, ce brave homme, pour ces constructions qui remplacent la philanthropie par le bien-être, les secours par la sécurité. C'est un brave vieux, tourmenté par le souci de l'économie d'argent et qui ne conçoit pas l'économie de la vie humaine. Les dettes l'effraient plus que les morts. Pour me prouver qu'il fut bon il m'emmène dans son coquet appartement : confort moderne, femme jeune, élégante, deux beaux enfants bichonnés : atmosphère de bien-être et de paix.

L'ancien maire pourtant se lamente.  
— Les ouvriers sont trop pressés, trop pressés. Et puis le monde est bien ingrat...

(Suite page 22.)

# des BATISSEURS

Par  
**Stéphane  
MANIER**

Des municipalités construisent à toute vapeur, pour les travailleurs, des écoles, des stades, des appartements, des piscines, des dispensaires, des colonies de vacances, des bibliothèques. Construire, c'est croire. Quiconque construit croit à son avenir.



Les outils du maçon et le réconfort de son dur travail... le litre de rouge.

voici dans le Nord de la France. Entre Lille et  
peu de champs, des maisons de briques rou-  
misérables usines, les trolleys des tramways, portées de  
qui auraient perdu leurs notes. Depuis bien-  
t ans, les ouvriers et les petits commerçants  
ont pris la mairie. La mairie est entourée de  
politique  
On construit.  
terroge, au hasard, sans déranger les édiles. Les  
ses vierges des gens de la rue sont les meilleu-  
elles ne dogmatisent pas.  
la gare  
qu'a fait la nouvelle muni-  
té ? Une femme, la pa-  
de l'estaminet, dont le  
est adjoint au maire, me  
d :  
Une école (elle n'a pas dit  
roupe scolaire, ce qui est  
ession juste).  
Et ensuite ?  
Ben, je crois qu'après, c'est  
spensaire et la maternité.  
Et bien.  
Et ensuite ?  
e réveille ses souvenirs.  
Y a le stade.  
Et maintenant ?  
C'est une salle des fêtes  
construit, avec des jeux et  
arc de sports...



La nouvelle école maternelle de Suresnes.

Trois millions de travaux  
it ans. Ils n'en sortiront ja-

L'ESPOIR de MALRAUX

QUAND, au siècle dernier, la Grèce s'insurgea contre l'opresseur turc, Lord Byron, soucieux de se faire un nom aussi grand par ses actions que celui qu'il s'était fait déjà par ses écrits, ne parvint pas à concilier son besoin de grandeur et de morale avec une attitude de non-intervention. Volontaire de la liberté, il se rendit en Grèce pour y combattre et il y mourut. Peu de temps avant sa mort prématurée, il avait écrit : « Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre ? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse ; cours aux armes et sacrifie tes jours ! Ne réveille point la Grèce, elle est réveillée ; mais réveille-toi toi-même ! »

L'Espoir, le dernier ouvrage de Malraux, est avant tout le livre d'un combattant de l'aviation espagnole, je veux dire d'un nouveau Byron qui, s'adressant à ses camarades, s'écrie : « Ne réveillez point l'Espagne, elle est réveillée ; mais réveillez-vous vous-mêmes ! »

Son roman — car il s'agit bien d'un roman — retrace, dans son pathétique développement, l'histoire de la guerre d'Espagne, depuis la rébellion des généraux traitres du 18 juillet 1936 jusqu'à la déroute fasciste de Guadalajara de mars 1937. Malraux nous en fait revivre les différentes phases et il a un tel souci de la vérité que son ouvrage est indispensable à tous les lecteurs français qui désirent situer avec exactitude les tragiques événements d'Espagne.

Sous le titre l'illusion lyrique, la première partie de l'ouvrage évoque la période de fièvre qui a suivi immédiatement le coup de force fasciste. C'est celle où l'héroïsme populaire se manifeste tout à la fois par le lyrisme de l'enthousiasme et par l'illusion d'une victoire pouvant être remportée sans discipline. C'est celle aussi, c'est celle surtout où les milices ne disposent guère que de mauvais

fusils de chasse pour combattre l'artillerie et les tanks des régiments de Maures.

Que l'action se déroule dans les rues de Barcelone, hérissées de barricades, ou sur l'aérodrome des « pélicans », ces aviateurs internationaux venus, sans avions, sauver la République, les personnages se dessinent avec leur caractère propre. On y reconnaît le communiste, le socialiste, l'anarchiste, le catholique, le démocrate. Et, dans des dialogues précis, dépouillés de tout romantisme, l'art du romancier excelle à suggérer les grandes lignes de la tâche immédiate. La réalité historique pose aux personnages de l'Espoir le même problème que celui qui domine la pensée de Malraux : le problème de l'action. Trop de camarades sincères, mais que viennent troubler des idéologies erronées, ne sont pas à la hauteur de la « nécessité ». La guerre une fois déclenchée par le fascisme, le seul but des antifascistes est de battre leurs ennemis. Les battre militairement, et pour cela créer une véritable armée, avec commandement unique, et respecter une discipline de fer, gage indispensable de la victoire. « Je ne m'intéresse pas à ce que sont les gens, je m'intéresse à ce qu'ils font », déclare Manuel, combattant communiste.

C'est à la naissance de cette discipline et de cette véritable armée du peuple que nous assistons, après la chute de Tolède et la résistance héroïque de Madrid. D'admirables pages y sont consacrées. Tout au long de l'ouvrage, l'auteur nous présente, dans ses infinies variétés, l'âpre chemin qui va de la morale à la politique, ainsi que le combat permanent qui se livre entre tout homme qui agit et les conditions mêmes de son action. La question primordiale de l'unité d'action des différents partis engagés dans la lutte pour la même cause, y est puissamment évoquée. Un jeune antifasciste italien, Scali, exprime ainsi sa conception d'un parti politi-

que : « Les intellectuels croient toujours un peu qu'un parti, ce sont des hommes unis autour d'une idée. Un parti ressemble bien plus à un caractère agissant qu'à une idée. Pour nous en tenir au psychologique, un parti est bien plutôt l'organisation pour une action commune... d'une constellation des sentiments parfois contradictoires, qui comprend ici :



pauvreté, humiliation, apocalypse, espoir... »

Espoir, mot qu'a choisi l'auteur de La Condition humaine pour son dernier roman. Et non par hasard, vous le pensez bien. L'Espoir, qui seul permet à l'homme de se surpasser afin d'accomplir son vrai destin, couronne la pensée de Malraux, de la même façon qu'il gonfle le cœur de ceux qui, par leur héroïsme révolutionnaire, sont et font l'Histoire. C'est l'Espoir et la certitude de pouvoir

sans cesse instaurer un ordre social meilleur qui poussent les hommes, non seulement à accomplir les grandes œuvres collectives, mais encore à sculpter le plus précieusement de leur destin individuel.

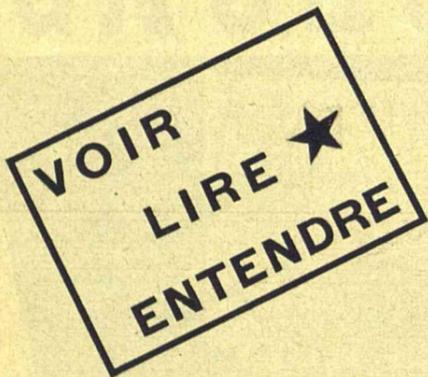
La lutte pour la liberté a toujours le visage de l'espoir et l'espoir s'identifie toujours à un « oui sacré » devant l'existence, cependant que le dernier retranchement de la réaction est toujours le désespoir.

André Malraux a su donner à son récit une forme aussi dépouillée qu'émouvante. Ses remarquables qualités d'écrivain y éclatent. D'un point de vue purement technique, L'Espoir fait penser à ces films soviétiques dont on ne sait jamais dire s'ils sont des compositions de studio ou des documentaires, tant le souci de la réalité y est habilement poussé.

Ce témoignage qui emprunte souvent la forme d'un procès-verbal, illustre brillamment la méthode de ce « réalisme socialiste » qui s'impose chaque jour davantage dans la littérature. Il est animé par des dialogues d'une objectivité parfaite, tels que n'en peut écrire qu'un romancier-né. (Parmi les plus beaux passages en style direct, il faut citer l'entretien de Scali avec un vieux savant espagnol et l'extraordinaire harangue, devant des miliciens, d'un paysan « rouge » qui était... moine avant la rébellion fasciste.)

Dans son livre écrit avec passion, Malraux est resté fidèle au principe qu'il a formulé, au sujet du Temps du Mépris : « Ce n'est pas la passion qui détruit l'œuvre d'art, c'est la volonté de prouver. » Il n'a pas cherché à prouver, il s'est borné à peindre. Enfin, puissante contribution à la connaissance de l'homme, L'Espoir témoigne, à tout instant, du lyrisme d'un poète qui, à bord d'un avion, a jeté des bombes sur des assassins.

François DRUJON.



LES LETTRES

◆ Naissance de l'Odyssee, par Jean Giono (Ed. B. Grasset, 1 vol. 18 fr.).

C'est le côté intime de l'Odyssee, Ulysse en chaussons si l'on peut dire, ces chaussons étant ailés comme de bien entendu. Ce brave bonhomme d'Ulysse, sensuel et aimant le far niente, est d'un héroïsme plus oral que physique. Habile, à combien ! à conter ses exploits, il s'en trouve à la fin le prisonnier impuissant, alors qu'il n'a qu'un souci, retrouver sa plantureuse Pénélope, qui le cocufie avec un certain Antinoüs.

Tout cela n'a guère d'importance, d'ailleurs. Et ce livre, l'un des premiers de Jean Giono, nous intéresse en ce qu'à travers des préciosités chères aux premiers ans de l'après-guerre nous découvrons toute la sensualité délicate et massive à la fois, du grand poète de la nature et des paysans qu'est Jean Giono. Et quelle belle lumière de légende familière sur tout cela !

◆ Le vingt-troisième numéro du Bulletin de la Société des Amis d'Emile Zola précise que le musée Zola, projeté à Médan, sera placé sous l'autorité administrative du Conservateur des Musées de l'Assistance publique. L'inauguration du Musée, à quoi s'occupe activement la petite-fille du grand romancier, Mme Denise Le Blond-Zola, pourra sans doute coïncider l'automne prochain, avec la cérémonie annuelle organisée par la Société des amis de Zola.

◆ L'érudit stendhalien, Paul Arbet, dont on n'a pas oublié le « Stendhal épicer ou les Infortunes de Mélanie », vient de faire paraître un nouveau livre : Louison ou les Perplexités amoureuses de Stendhal (Grenoble, B. Arthaud), où il nous présente des femmes que Stendhal a le plus aimées.

LE THEATRE

◆ La nouvelle pièce de Charles Vildrac : L'Air du temps, que René Rocher vient de monter au Vieux-Colombier, est une comédie de mœurs en trois actes se jouant entre six personnages. Les interprètes en sont : Madeleine Lambert, Germaine Lancay, Cécile Karkoff, Jacques Gréfillat, Paul Ethly, Jean-Louis Allibert, Jean Fleur.

◆ Les Fausses Confidences, la pièce de Marivaux que vient de remonter la Comédie-Française, est présentée en même temps que la Comtesse d'Escarbagnas, de Molière. Cette dernière pièce a pour principaux interprètes : André Bacqué, Martinelli, Mmes Andrée de Chauveron et Denise Clair. Un intermède comprend un numéro de prestidigitation par Jean Weber.

◆ Le Théâtre Aide et Protection présentera, le lundi 7 mars, en soirée, l'Ombre sur l'Avenir, pièce de M. Richard Mounet.

◆ Louis Jouvet, Pierre Renair, Romain Bouquet, Dalio, Paul Cambo, Madeleine Ozeray et Odette Talazac sont les principaux interprètes de la nouvelle pièce de Marcel Achard, Le Corsaire, représentée au Théâtre de l'Athénée.

VARIETES

QUE VOIR ?

◆ Les spectacles de Bobino, de l'Européen et du Petit Casino.

◆ Les revues du Casino de Paris, de Mogador, des Folies-Bergère, de l'A. B. C.

◆ Les attractions dans les cinémas : Pathé-Orléans, Casino Montparnasse, Paramount et Alhambra.

◆ Les opérettes : J'hésite, à la Porte-Saint-Martin; Les Petites Cardinal, aux Bouffes-Parisiens; Les Jolies Viennoises, à la Gaité-Lyrique et Le Chant du Tzigane, au Châtelet.

COURRIER

◆ L'A.B.C. reprendra, courant mars, ses spectacles de « variétés », abandonnés chaque année au profit de la traditionnelle revue d'hiver. La grande fantaisiste Parisys y fera sa rentrée.

◆ Au programme de Medrano on a pu admirer, cette quinzaine, trois attractions remarquables : c'est, tout d'abord, le fameux lion King Tuffay, qui fut récemment, dans un film, le partenaire de Shirley Temple. Seul de son espèce, cet animal se promène sur le fil de fer avec l'aisance d'un grand funambule, puis se jette dans les bras de son drapeur étendu à terre. Exercice dangereux, exécuté par un lion en pleine force, comme nous n'en avons jamais encore vu en France. Puis c'est la belle et étonnante Lalage, dont le travail aérien aux anneaux évoque le souvenir de la grande Lilian Leitzel. Enfin, d'extraordinaires baristes comiques, dont un complètement disloqué, Harey and Merky, qui sont une attraction de grande classe.

◆ Un numéro à signaler, c'est celui de Zoïga et Rachel, qui viennent de se produire à Bobino, puis à l'Européen dans de bouffonnes et intelligentes parodies dansées.

◆ Nous allons revoir bientôt : Lyne Clevers et Gaby Basset à Bobino, Jeanne Auber aux Nouveautés, Barbara La May dans les circuits Pathé-Cinéma, Gaby Marcès, à l'Alcazar.

◆ Il est bon de surveiller actuellement le copieux programme d'attractions de l'Alhambra, qui fait place, à côté du grand film de la semaine, à des numéros vivants de première qualité.

MUSIQUE

UN DISQUE PAR SEMAINE

◆ La Valse. Maurice Ravel. Orchestre de l'Association Symphonique Lamoureux. Polydor 566. 68/69.

Un des plus rutilants éclats du génie ravélien. La valse en personne sur les tréteaux de la joie. En robe de bal, et toute fardée de jeunesse et de sang. C'est d'abord dans les limbes de la musique, ce battement sourd comme d'un cœur étouffé sous la terre. Puis les thèmes se précipitent, excessivement simples et le rythme enfin apparaît, avec les crescendos de l'orchestre, les syncopes, les rejets étourdissants. Et la danse vous emporte. On reconnaît au passage, cet air banal d'un soir de fête, le thème viennois des rêves de jeune fille, comme plagiés par bravade. Mais avec quelle maîtrise, avec quel orgueil l'orchestre, traité avec toute la nouveauté du génie, nous conduit-il jusqu'à ces explosions haletantes de fin, vertige du rythme, découverte terminale d'un incandescent tourbillon. (Deux disques à 40 francs).

Luc DECAUNES.

Le Grand-Prix du Disque Hot.

Ce prix, organisé par l'excellente revue spécialisée, Jazz-Hot, révèle au public les meilleurs enregistrements de l'année. Pour ceux qui désiraient s'initier à cette forme si étonnante et souvent si belle de musique, cette liste constitue une espèce d'anthologie du hot 1937. Nos lecteurs n'auront qu'à choisir parmi les disques mentionnés ci-dessous.

◆ A obtenu le Grand-Prix : Between the Devil and the deep blue Sea, par Dickie Wells and his Orchestra (Swing 6).

◆ Les meilleurs enregistrements américains publiés en Europe en 1937 :

1<sup>er</sup> Prix : Darling Nelly Gray, par Louis Armstrong et les Mills Brothers (Brunswick 505097).

2<sup>e</sup> Prix : You're not the only oyster in the stew Sweetie Pie, par Fats Waller and his Orchestra (Gramophone K 7861).

3<sup>e</sup> Prix (Ex-æquo) : I'll see you in my dreams, par Jimmie Lunceford et son orchestre (Brunswick 500697) et In a jam, par Duke Ellington et son Orchestre (Brunswick 500677).

◆ Les meilleurs enregistrements faits et publiés en Europe :

1<sup>er</sup> Prix : Crazy Rhythm et Honeysuckle Rose, par Coleman Hawkins (Swing 11).

2<sup>e</sup> Prix (Ex-æquo) : Weather beaten blues, solo de piano par Teddy Weatherford (Swing 5), et Sweet Georgia Brown (Swing 8).

3<sup>e</sup> Prix : Sweet Sue, par Willie Lewie et son Orchestre (Pathé PA 1030).

◆ Les meilleurs enregistrements de musiciens français :

1<sup>er</sup> Prix : Chicago, par le Quintette du Hot-Club de France (Swing 2).

2<sup>e</sup> Prix (Ex-æquo) : Pennies from Heaven, par André Ekyan (Swing 4) et Saint-Louis Blues, par Djongo Reinhardt (Swing 7).

3<sup>e</sup> Prix : Harlem Hurricane, par Michel Warlop (Columbia DF 2040).

LES EXPOSITIONS

◆ Le Syndicat des Couturières et Tailleurs pour Dames de la Région Parisienne, ainsi que le Syndicat de la Broderie (C.G.T.), organise une exposition publique de peintures et de dessins, du 15 février au 15 mars, à la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou.

NOS SORTIES

Notre visite aux salles de sculpture du Moyen Age et de la Renaissance au Louvre, le dimanche 13 février, a été, sous la conduite à la fois fort érudite, simple et intelligente de Michèle Beaulieu, attachée aux Musées nationaux, une magnifique et vivante leçon d'histoire de l'Art. Deux heures durant, notre groupe — notre trop petit groupe ! — s'en est allé de merveille en merveille, sans cesse interrogé, admirant, écoutant sans se lasser jamais.

Nous l'avons dit : une magnifique leçon d'histoire de l'Art et aussi une histoire passionnante pour chacune des œuvres qui nous étaient présentées.

La visite terminée, une vieille dame nous disait : « Voyez-vous, Monsieur, je n'ai jamais autant aimé et jamais aussi bien compris notre sculpture. Il faut remercier notre guide, lui dire que, grâce à elle, nous avons appris de bien belles choses. Dites aussi à vos lecteurs de venir plus nombreux. Ce que vous nous offrez le mérite cent fois ».

Nous avons remercié comme il convenait Michèle Beaulieu et l'A.P.A.M. et, reprenant ce que nous disait la vieille dame qui nous a permis de revenir à chacune de nos visites nous vous demandons de venir cette fois nombreux, très nombreux, à la sortie que nous organisons en mars, très bientôt.

J. R.

# PAR L'ORGANISATION DES LOISIRS

## un ouvrier peut devenir peintre



Une vue du cours de dessin. On reconnaît, à droite de la photo, Masereel (à droite) et Janot, examinant avec intérêt les dessins de leurs élèves et camarades.

**L**A reproduction des lignes, des formes, des couleurs, la représentation stylisée du monde tel qu'il s'offre aux yeux — et aux mains de l'homme est, sans doute, avec la danse — connaissance et concrétisation du rythme — l'instinct esthétique le plus immédiat, l'art primitif par excellence.

Nous retrouvons dans les masses populaires, à qui le régime capitaliste n'a pas donné le droit ni la possibilité de se perfectionner, ce goût naturel du dessin — beaucoup plus que celui de la musique ou de l'art d'écrire.

A ce goût inné, trop souvent détourné de sa destination véritable, par les chromos, les cartes postales, les calendriers aux couleurs tendres qui, jusqu'à présent, constituaient le patrimoine artistique des masses, il ne manquait que les conseils et l'ambiance favorable, pour devenir un merveilleux instrument de développement intelligent et constructif.

Cette lacune, les Syndicats de la Région Parisienne l'ont comblée en créant une école du soir de dessin et de peinture pour les travailleurs syndiqués, avec l'aide de la Maison de la Culture. Frans Masereel et Janot, qui ne sont pas seulement d'excellents artistes, mais des camarades au grand cœur, ont accepté de prendre, d'une façon absolument bénévole, la responsabilité de ces cours.

Pour ces cours, la Maison des Syndicats a mis à la disposition de Masereel et de son ami, un étage des locaux qu'elle occupe 15, rue de Chabrol. Tous les mardis soirs, ils sont là une soixantaine, venus de tous les quartiers et de toutes les professions de Paris, et qu'un même désir de connaître et de réaliser rassemble dans une atmosphère d'émulation et d'effort tenace, autour d'un modèle vivant qu'il payent collectivement (1). Ils sont là pour travailler et ils travaillent. Ils sont là pour leur plaisir et ça se voit.

— Ce qu'on leur demande, m'a dit Masereel, c'est la sincérité, une certaine fidélité, et du sens critique. Une seule exigence : qu'ils ne copient plus, comme ils en avaient l'habitude, les chromos ou les cartes postales qu'ils admiraient trop naïvement. En dehors de cela, ils travaillent seuls. Janot et moi, simplement, au bout d'une heure qu'ils y sont, nous passons pour les voir, nous leur apprenons à trouver leurs fautes, opposés que nous sommes à ces corrections faites par le professeur, et dont l'élève se désintéresse.

A la fin de chaque séance, tous les dessins sont ramassés, signés et datés. Ils serviront de témoins dans leur évolution. Nous pensons, du reste, organiser une exposition, sans doute à la Maison de la Culture, — exposition consacrée uniquement au travail d'école, avec des dessins de début, et des dessins du dernier point où ils sont arrivés.

Certains soirs, nous varions le travail et leur demandons des croquis très rapides, au lieu du dessin poussé du modèle ou d'une partie.

Enfin, nous leur faisons de petites causeries, mais seulement sur des détails techniques, car ces gens-là, en grands réalistes qu'ils sont, n'aiment guère les bavardages.

Mais la séance du mardi ne suffisait pas à ces cœurs affamés, puisqu'ils ont demandé à Masereel et à Janot une autre séance le samedi matin. Ce jour-là, on fait surtout de la peinture, ou de l'aquarelle. Masereel fait une petite collecte et va acheter au marché des légumes, des fruits, des fleurs, de quoi comparer une vivante et fraîche nature morte qui formera le sujet du travail. Quelquefois, ils ont un modèle vivant.

A ce travail de l'école, vient s'ajouter celui que les élèves font chez eux. Reconstitution des travaux du cours, de mémoire, scènes de leur vie quotidienne, créations de pure imagination, voilà ce qu'ils doivent apporter au cours pour les soumettre à la critique de leurs conseillers, mais aussi de leurs camarades. Car il faut qu'ils apprennent tous à juger.

Pour former leur goût critique, Masereel est en train de constituer une bibliothèque artistique qui sera à leur disposition. Des visites au Louvre — quelques-unes avec le concours de l'A.P.A.M. — compléteront cette éducation artistique, cette culture générale, sans laquelle le meilleur talent demeure paralysé.

— C'est un travail permanent, m'a confié Frans Masereel. Et je ne manque pas de projets. D'abord, j'espère obtenir du Louvre un certain nombre de plâtres un peu originaux. Cela me permettra de couper notre cours en deux, les débutants s'attaquant aux plâtres, les autres étudiant d'après nature... Et cet été, nous irons en ballade dans Paris, en banlieue, à la campagne, prospecter cette réalité des hommes et de la nature où l'on trouve tant d'enseignement!

Il faut que cela se sache, il faut que cela s'imite. Il est temps que le dessin et la peinture, comme les autres arts, ne soient plus le monopole de quelques privilégiés, mais que, grâce aux loisirs, elle pénètre et embellisse la vie des travailleurs, des hommes vivants.

Luc DECAUNES.

(1) L'inscription annuelle au cours ne coûte que 2 r. 50. Et l'on verse simplement 1 franc par séance. Une seule condition à l'inscription : être syndiqué.



## Les cabots du micro

La radio, tout comme le théâtre, possède ses « cabots »... Bien qu'il s'agisse ici d'un art nouveau, ces messieurs trouvent déjà le moyen d'avoir une « déformation professionnelle ». A dire vrai, il s'agit surtout d'une déformation congénitale. Le cabot — qui peut d'ailleurs être un grand artiste — professe, depuis son âge le plus tendre, le culte du moi. Un chef-d'œuvre, pour lui, c'est une pièce dans laquelle il a un beau rôle. Par contre, vous pouvez lui amener Topaze ou Les affaires sont les affaires : s'il n'y joue que les utilités, il affirmera que ce sont là des fous.

Au théâtre, il est facile de discerner un cabot. Il joue comme devant une glace. Il s'arrange toujours pour être au centre de la scène. Il glisse à tout instant un œil du côté de la salle, pour quêter les sourires ou les applaudissements.

A la radio, le cabot n'a qu'un moyen de ramener toute la couverture à lui : c'est la voix. Il exécute toutes sortes d'acrobaties sur ses cordes vocales. Il a des introductions qui sont des ronds-de-jambes, des trémolos qui sont des aillades... Il dit un texte sans se soucier de son sens, place des virgules quand ça lui chante et se débrouille pour avoir l'air de mener le jeu, même s'il n'a qu'un rôle accessoire...

Au fond, la radio a réalisé le rêve ancestral des cabots qui est de s'écouter parler. J'imagine que ces malheureux frémissent d'aise en entendant le son de leur voix (enregistrée)...

Et puisque je parle de discours d'Hitler, je signale l'heureuse innovation du Poste Parisien qui, ayant enregistré la diatribe du Führer, nous la ressortit... avec une traduction simultanée. Le traducteur imitait le ton et l'accent de l'orateur, si bien que l'auditeur français finissait par avoir l'impression que ces paroles s'adressaient à lui.

Radio-Cité, lui, nous fit entendre le discours de M. Schuschnigg. Même pour celui qui n'en comprenait pas les paroles, ce discours était émouvant et l'on en devinait le sens.

Quel rôle incomparable d'interpénétration des peuples pourrait jouer la radio... si elle n'était pas à sens unique!

Hélas! s'il est permis à un Français ou à un Anglais d'entendre les menaces du Führer et de les méditer, il n'est jamais donné à un Allemand ou à un Italien d'écouter les paroles pacifiques d'un homme d'Etat démocrate... pour la bonne raison que les hommes d'Etat démocrates ignorent, généralement, ce merveilleux instrument de propagande qu'est la radio.

◆ Au Poste Parisien : Edition Spéciale, de Diamant-Berger. En dix minutes, nous avons fait le voyage Paris-Dakar-Natal à bord d'un avion de la ligne de l'Amérique du Sud. Ce qui frappe le plus, c'est l'extrême simplicité de ces héros de l'air qui, dans leur métier périlleux, se comportent exactement comme s'ils pilotaient un taxi ou une locomotive... Mais, en y réfléchissant, le conducteur de taxi et le chauffeur d'un rapide ne risquent-ils pas constamment leur vie? Et pourtant il ne viendrait à personne l'idée de les appeler des « héros »... Ce qui prouve qu'au fond l'aviation n'est pas tout à fait entrée dans les mœurs... Au cours de la même « édition spéciale », nous entendimes (traduit en français), le dernier message lancé par Papanine de sa banquette.

◆ Au Poste Parisien : le grand violoniste catalan Pablo Casals a exécuté un solo magistral. Rappelons que ce musicien incomparable n'a pas oublié ses humbles origines de paysan. Dès qu'il en eut les moyens, il créa des concerts pour les ouvriers de Barcelone et répandit ainsi le goût de la grande musique parmi le peuple de cette ville.

◆ A Radio-Cité : la deuxième émission de « Comme le temps passe ». Cette fois, Paul Reboux nous a transportés en 1875. Nous assistâmes ainsi à la première de Carmen... qui fut un four. Très curieuses, les impressions échangées au cours de cette première par deux bourgeois de l'époque! Aujourd'hui, les petits-fils de ces bourgeois amènent leurs jeunes filles entendre le chef-d'œuvre de Bizet... Comme le temps passe, en effet!

◆ Cécile Sorel nous a fait (Radio-Cité) une causerie sur l'amour, émaillée de scènes d'Andromaque. Céléstine parle avec autant de naturel qu'elle joue... Vous vous rendez compte de ce que ça peut donner!

◆ Pour répondre aux innovations des émetteurs italiens de Bari et de Rome, qui tentent de soulever contre la France et l'Angleterre les populations musulmanes, le gouvernement français avait décidé de créer un poste puissant à Tunis. Tout le monde avait compris qu'il s'agissait d'un poste national. Le seul fait qu'on lui confiera le soin de notre propagande semblait devoir imposer cette solution. Eh bien! il paraît qu'on a pensé, au contraire, concéder Radio-Tunis à une société privée. Pourquoi pas, tout de suite, au fascio tunisien? Espérons qu'il ne s'agit que d'un canard!

◆ Bonne nouvelle pour les sans-filistes limousins! Les travaux pour la construction du poste Limoges-P.T.T. vont bientôt commencer à Peyrilhac. Et, dès le début de l'année prochaine, dit-on, les émissions commenceront.

◆ A écouter : JEUDI : Giffée-Giffée, opéra-comique de Lecoq (Tour Eiffel, 20 h. 30); Così fan tutte, opéra de Mozart (Strasbourg, 20 h. 30); Romance, pièce de R. de Fiers et F. de Croisset (Paris-P.T.T., 20 h. 30).

VENDREDI : 500<sup>e</sup> concert de l'orchestre national Ravel, Stravinsky (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30); David Copperfield, pièce tirée du roman de Dickens par M. Max Maurey, avec la troupe de l'Odéon (Radio-Paris, 20 h. 30); Mayol, gala des vedettes (Radio-Cité, 20 h.).

SAMEDI : Le haricot vert, pièce en un acte d'Henri Duvernois (Paris-P.T.T., 20 h. 30); Gala de chansons françaises (Montpellier, 20 h. 45); Revue de la semaine (Radio-Cité, 21 heures); Le Coq d'Or, opéra-féerie de Rimsky-Korsakoff, retransmis du grand théâtre de Bordeaux (Bordeaux-Lafayette, 20 h. 30).

L'AUDITEUR X...

### LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 4 AU 10 MARS

#### SPECTACLES ET CONCERTS

**Samedi 5 mars.** — A 16 h., salle F.I.F., 31, avenue des Champs-Élysées, présentation de films techniques de Marc Cantogrel : « Organisation du travail dans les usines ». Films techniques sur les brasseries, le verre, le froid, etc. — Conférence de M. Bloch, ingénieur. Entrée 4 fr. (Séance organisée par la Maison de la Technique, 29, rue d'Anjou.)

**Samedi 5 mars.** — A 17 h. au Théâtre Sarah-Bernhardt, les Concerts Symphoniques Populaires. Prix réduits.

**Samedi 5 mars.** — A 21 h., au Théâtre des Ambassadeurs, « Pacifique », avec Alice Cocca. Places : 5 et 8 fr. Location à « Regards ».

**Jeudi 10 mars.** — A 14 h. 45, au Théâtre Sarah-Bernhardt, par le Théâtre du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ». Places : 2 à 8 francs.

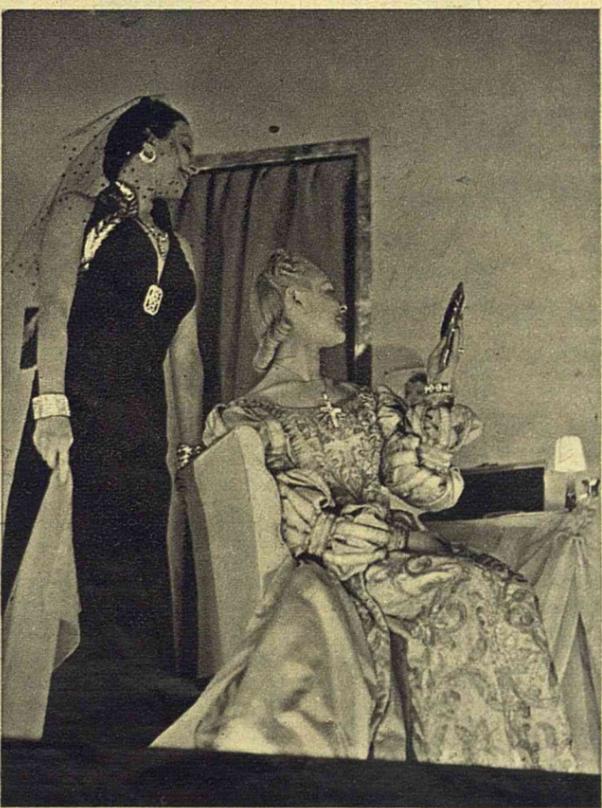
#### SALADES ET RANDONNEES

**Dimanche 6 mars.** — Sortie cyclotouriste des Amis de la Nature. Rendez-vous Porte de la Chapelle, à 7 h. Départ 7 h. 15, par St-Denis, Beaumont, Chambly (déjeuner). Retour par la vallée de l'Oise, Pontoise, Porte Maillot. (80 km.). Vivres tirés des sacs.

#### VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, etc.

**Samedi 5 mars.** — A 18 h. : Les œuvres de Goya exposées au Musée de l'Orangerie. Accueil par Madeleine Rousseau. Frais : 2 francs.

**Dimanche 6 mars.** — A 9 h. 45 : Le Musée du Luxembourg, 19, rue de Vaugirard. Accueil par Madeleine Rousseau, attachée au Musée. Frais, 2 francs.



Renée DARGENT et Suzanne VIETTE dans « L'Emprise », au Théâtre des Deux-Masques.

## C I N É M A

## Silhouettes

## ERIC VON STROHEIM

**S**TROHEIM est aujourd'hui l'un des acteurs préférés du public français, dont il a fait, en quelques mois, la conquête.

Eric Von Stroheim, qui n'est pas seulement un acteur, mais un metteur en scène, est l'une des plus grandes figures du cinéma mondial. Son nom est digne d'être placé à côté de ceux de Charlot, de D. W. Griffith, de Jean Renoir.

Eric Hans Oswald Stroheim Von Nordenwall est né à Vienne il y a juste cinquante ans. Fils d'un colonel, il dut s'expatrier à la suite d'un revers de famille, après avoir été élève de l'école des cadets autrichiens. Il débarqua en Amérique en 1909 et y fit tous les métiers avant de devenir en 1915 figurant de cinéma.

Stroheim, qui a gardé bien des traits de l'aristocratie militaire autrichienne dont il est issu, se fit rapidement un nom comme acteur en incarnant à la veille de l'armistice, dans les films de guerre, alors à la mode, des figures d'officiers allemands antipathiques et brutaux.

En 1919, Stroheim, sans cesser d'être acteur, fait ses débuts comme metteur en scène. Il réalise *La Loi des Montagnes*, *Le passe-partout du Diable*, et en 1920, *Folies de Femmes*.

*Folies de Femmes*, qui coûta 20 millions de nos francs (somme jamais atteinte jusqu'alors au cinéma) était un drame d'une âpreté et d'une violence inouïes. Mais plus encore qu'un drame dont certains aspects ont maintenant vieilli, *Folie de Femmes* apportait au cinéma un goût fanatique du réalisme dans les moindres détails du décor, du jeu des acteurs.

Ce réalisme fanatique (ou ce fanatisme réaliste) fut poussé jusqu'à l'exaspération dans *Greeds* (les Rapaces), film qui coûta 60 millions de francs et deux années de travail. *Greeds* fut conçu pour durer huit heures de projection. Le public n'en connut jamais qu'une version commerciale, désavouée par Stroheim, et qui



représente à peine le quart de l'œuvre originale.

Chevaux de bois, la Veuve Joyeuse et la Symphonie nuptiale, œuvres que Stroheim ne réalisa pas toujours en pleine liberté, n'ont pas la valeur de *Greeds*, mais contiennent d'admirables passages.

Tous les films n'ayant pas eu le succès commercial espéré, Stroheim, considéré comme une « mauvaise affaire », fut impitoyablement boycotté.

Stroheim était pauvre. Si *Greeds* coûta 60 millions, Stroheim ne fut volontairement pas payé lorsqu'il le mit en scène. Après de longues et dures années, Stroheim dut quitter sa patrie d'adoption. (Il a du accepter de venir tourner en France un film indigne de son génie, *Marthe Richard*.)

Mais Stroheim a pu depuis montrer toute sa puissance dans *La Grande Illusion*, de Renoir. Souhaitons qu'un jour, pour la gloire de notre cinéma, il soit donné à Stroheim l'occasion de réaliser chez nous une œuvre nouvelle. C'est une des hontes du cinéma que des raisons strictement financières aient empêché un tel homme de développer sans aucune lacune son âpre et singulier génie.

Georges SADOUL.



Simone Simon, telle qu'elle nous apparaît dans « Yvette Yvette ».

## LEGIONS D'HONNEUR

Un officier au grand cœur se présente devant le conseil de guerre. On accuse ce pauvre homme, qui n'est plus tout jeune, qui perd ses dents et ses cheveux, et qui veut encore jouer les gigolos, de s'être mutilé volontairement. Lui ! un héros ! Un héros qui a la Légion d'honneur ! On lui demande de jurer sur l'honneur qu'il est innocent, et il jure sans hésiter. On lui demande de jurer, non plus sur l'honneur, mais sur la Légion d'honneur (vous saisissez la nuance) et du coup il se dégonfle ! Pas d'erreur, il est coupable ! Il est condamné ! Il est emprisonné ! Sitôt sorti de prison il s'engage dans la légion, en révélant à son avocat son lourd secret.

Cet officier au grand cœur a fait presque cocu son capitaine; c'est cela qui lui a valu une balle dans la main. Et pour sauver l'honneur de son chef, pour sauver l'honneur d'une femme, le lieutenant a sacrifié son honneur et sa Légion d'honneur avant d'aller dans la légion, pour l'honneur mourrir au champ d'honneur.

J'ai rendu compte jadis de *Feu !* que Jacques de Baroncelli confectionna pour la barbièche de M. Francen. Je ne croyais pas qu'il était possible de trouver un scénario plus tartignolle (passez-moi l'expression) que celui de *Feu !* Mais M. Maurice Gleizes est venu, et il a vaincu. *Légion d'honneur* est un des films les plus bêtes de l'année, des plus mal faits aussi, et bien qu'on ait mobilisé plusieurs bons acteurs et qu'on les ait envoyés au centre de l'Afrique, on n'a mis en scène que des sentiments de carton dans des décors de carton. Si l'on en croyait M. Gleizes et ses confrères en fabrication de films pseudo-patriotiques, l'armée française serait commandée par des brutes, des cocus et des gigolos.

En récompense de ses mérites, M. Gleizes a reçu le *Grand Prix du Cinéma français*. Ce qui est une honte nationale. Saigons que l'an prochain ce « grand (sic) Prix (sic) du Cinéma (sic) français (sic) » sera décerné à une nouvelle superproduction intitulée « *Il est cocu le chef d'escadron* ». (Film trois fois, hélas ! français.)

## L'ESPIONNE DE CASTILLE

Janette Mac Donald est fort bien faite, elle chante fort bien, elle danse fort bien, mais tous ces « forts bien » n'arrivent pas, et de loin, à l'excellent. Sa froideur naturelle, ses gestes appris sont encore accentués ici par un scénario qui rappelle celui de *Fra Diavolo* ou de *La Tosca*. Une Espagne de fantaisie où l'on danse interminablement pendant que se déroulent les guerres napoléoniennes, des figurants qui chantent un genou sur une chaise en brandissant en cadence une coupe de vin, des espions dignes du Châtelet, tout cela constitue une bonne vieille ritournelle qui a peut-être pu, grâce à son luxe de mise en scène, éblouir les villageois du Middle West. Allan Jones chante bien. (Film américain. Mise en scène de Robert Léonard.)

## YVETTE YVETTE

Les Américains font trop bien les choses. Pour faire honneur à la charmante Simone Simon ils ont cru bon de la faire jouer dans un film dont la platitude rappelle les pires *Margottons du bataillon* du cinéma (hélas !) français. On a même offert à Simone Simon un partenaire qui singe le déplorable Bach à la perfection. Il ne surnage de toute cette ennuyeuse histoire que le charme d'une actrice à la ravissante figure de gamine, qui chante gentiment, mais qui a peut-être moins d'intelligence que n'en pourrait contenir son grand front bombé. Le nommé Walter Winchell, qui tient en Amérique le rôle ignominieux qu'assume *Aux Ecoutes* chez nous, est aussi désagréable à entendre qu'à voir à l'écran. (Film américain.)

## AU PAYS KABYLE

Un très bon documentaire de J.-C. Bernard. Le metteur en scène a eu l'intelligence de nous montrer autre chose que des cascades ou des paysages, il nous a fait voir les hommes. On admirera le goût avec lequel est rendue la vie familière des villages kabyles (aux rues si pareilles à celles des villages de la Méditerranée française) avec leurs artisans, le partage des moutons sacrifiés face à la mecque, le rituel des prières, la concision d'un jeune garçonnet. Certes, le film ne s'élève guère au rang de documentaire social et reste au niveau des croquis de mœurs, mais comme tel il est excellent. (Film français.)

## PETIT COURRIER

**A plusieurs lecteurs.** — L'adresse de *Cinéma Liberté* est 29, rue d'Anjou, Paris (8<sup>e</sup>). L'organisation est à votre disposition pour tous renseignements et en particulier pour ce qui touche les films de 16 mm.

**G. Matéo (Toulouse).** — Vous pouvez louer « *Cœur d'Espagne* » aux *Films populaires*, 5, rue d'Alsace, Paris (10<sup>e</sup>), et le présenter en séance publique. L'autre film (à la même adresse), ne peut passer qu'en séance privée.

**Emma R. (Cannes).** — Ma bonne grosse, j'dois t'dire qu'j'aime mieux les « primaires » que les secondaires, les tertiaires et les anonymes, même si ces derniers sont clients du Ritz, du Carlton ou du Martinez.

**G. Wetting (Jemeppe, Belgique).** — Votre lettre est très intéressante. Mais, quelle que soit, dans plusieurs domaines, la supériorité du cinéma américain, il y a autre chose, dans le cinéma français, que ces encombrants vaudevilles que nous déplorons comme vous.

**Bertin (Paris (11<sup>e</sup>)).** — Je publierai bientôt des citations de votre longue et intéressante lettre.

G. S.

## NOUS AVONS AIME :

## UN PEU

*Mollenard* (un effort); *Regain* (important); *L'Innocent* (supportable); *Après* (pacifiste); *Ils étaient trois* (dramatique); *La mort du Cygne* (enfance); *La vie facile*, *Théodora* devient folle (vaudeville américain); *Prison sans barreaux* (intéressant); *Le Courrier de Lyon* (historique); *La Rebelle* (féministe); *Gueule d'amour* (Gabin).

## BEAUCOUP

*Le Puritain* (Prix Delluc); *Pépé le Moko* (bien fait); *Un jour aux Courses* (Max Brothers); *Les 39 marches* (policier); *Le Vandale* (puissant).

## PASSIONNEMENT

*La Marseillaise* (exceptionnel); *La grande illusion* (pour la paix).

## PAS DU TOUT

Légions d'honneur (grand prix du cinéma français); *L'Occident*, *Désiré*, *Tamara* la complaisante, *Ignace*, *Claudine à l'école*, *Yvère*, *Un coup de rouge*, *Maman Colibri*, *L'Espionne de Castille*, *La Mascotte* du régiment, *Les hommes sans nom*, *Neuf de trèfle*, *La Tour de Nesle*.

# S P O R T S

## Une belle manifestation du Sport Féminin Français

**D**IMANCHE dernier, dans un gymnase parisien, s'est déroulée une très importante réunion de sport féminin. Nous verrons plus loin les résultats techniques de cette belle journée. Maintenant, il importe surtout de noter que trois Fédérations s'étaient associées pour assurer son organisation : la F.F.F.G.E.P., la F.F.B.B. et la F.S.G.T.

Venons-en sans plus tarder à ces résultats. On assista tout d'abord à un match de basket-ball, qui mettait aux prises l'équipe de Fémina-Sport (F.F.B.B.) et celle du R.S.C.O.-Montreuil, l'une des meilleures de la F.S.G.T. Ce fut une belle partie, disputée avec acharnement mais conduite de bout en bout avec une correction dont les charmantes joueuses doivent être, en bloc, félicitées. Après une première mi-temps très égale qui se termina justement sur un score nul (14-14), les équipières de Fémina, plus en souffle, parvinrent à l'emporter au cours de la seconde partie du jeu. Le score final (34-20) reflète fidèlement la physionomie du match.

Pour la plus grande joie de l'assistance, qui emplissait entièrement le gymnase Jean-Jaurès, on eut ensuite une heure d'un spectacle vraiment séduisant. Tour à tour, les groupes de nombreuses sociétés féminines, appartenant à l'une ou à l'autre des trois fédérations, se succédèrent sur le plateau : ils nous firent d'impeccables démonstrations de leurs incontestables talents de danseuses et de gymnastes. Nous avons particulièrement remarqué les danses rythmiques du R.S.C.O.-Montreuil (F.S.G.T.), les ballets enfantins de la Nantérienne (F.F.F.G.E.P.), et les exercices magnifiques de Fémina-Sport (F.F.B.B.).

Puis, vint le match le plus attendu de la journée, celui qui devait opposer les

Linnet's, championnes de France et de Paris de la F.F.B.B., aux joueuses de l'E.R.S. Levallois, excellente formation de la F.S.G.T.

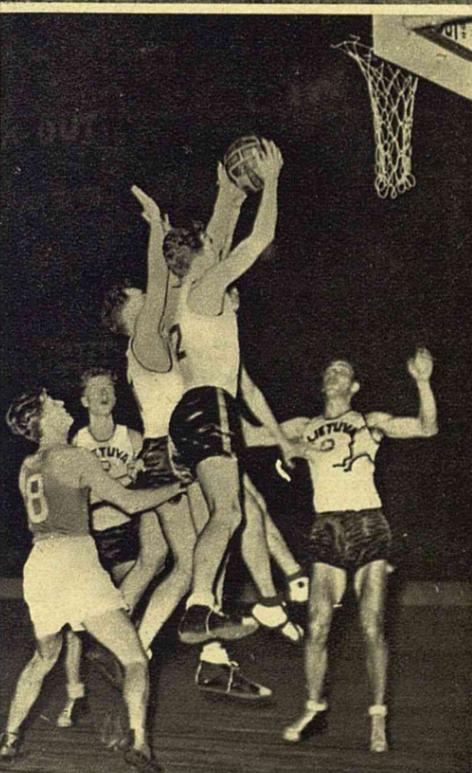
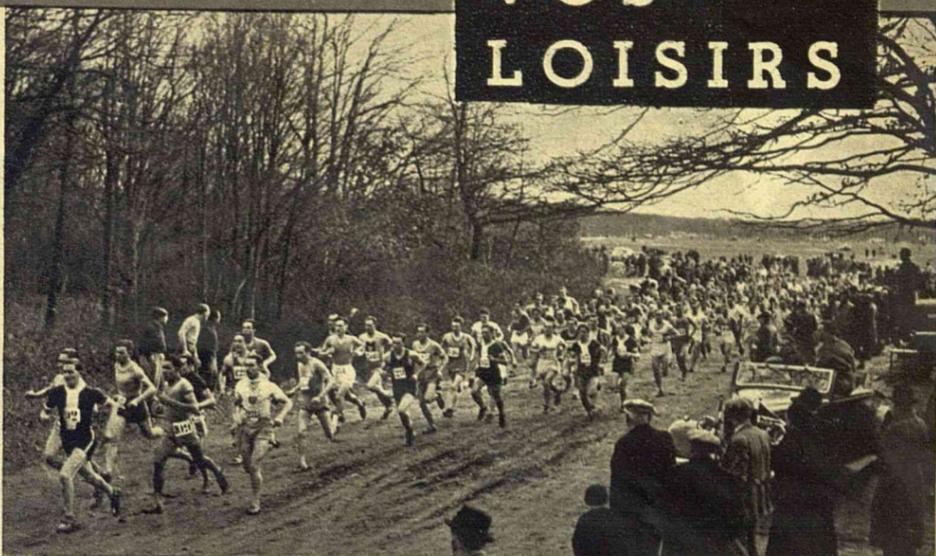
Les redoutables Linnet's prirent un départ foudroyant et laissèrent littéralement sur place les équipières de Levallois, Mlles Vellu, Gagneux, Flouret, Dus-soubier, jouant à une vitesse remarquable, se démarquant avec aisance et shootant dans toutes les positions avec une efficacité surprenante, donnèrent une démonstration éclatante de leurs belles qualités, prouvèrent amplement que leur réputation n'était pas surfaite et... menèrent bientôt de 16 points à 3. Sur la fin de la première mi-temps, Levallois, où Mlles Catalin et Lottin se détachaient nettement, parvint à remonter un peu le courant, offrit une meilleure résistance à son adversaire et arriva au repos sur le score de 19-8.

Dans la seconde mi-temps, Levallois tint tête brillamment aux Linnet's. Le jeu en devint encore plus joli, plus varié, plus rapide aussi. Et le public, à maintes reprises, éclata en applaudissements, cent fois mérités. Au terme des 40 minutes, les Linnet's comptaient 36 points et Levallois en était à 20 points.

Là encore, le score était mérité. La technique supérieure des championnes avait obtenu sa légitime récompense. Mais les vaincues ne sortaient pas diminuées de cette belle rencontre.

Il nous reste à dire notre vive satisfaction d'avoir pu applaudir à une belle réunion dont la réussite est significative. Car elle donne raison à ceux qui ne ménagent pas leurs efforts pour développer le sport féminin français, qui en a tant besoin, et qui, pour y atteindre, ne se préoccupent que d'unir des organisations dont les buts, quoi qu'il en soit, sont parfaitement sains, sincères, honnêtes.

Jacques ANTHEIL.



De haut en bas :

Dimanche fut une grande journée de cross-country. Dans toute la France se déroulèrent les championnats régionaux en vue d'une sélection pour le championnat de France. Voici une vue d'ensemble du Championnat de Paris, couru en forêt de Saint-Germain, sur 13 km. 500, et qui fut gagné par Baudouin.

Le Championnat de France de Foot-ball se poursuit, toujours aussi passionnant : A Marseille, l'équipe locale disposa de Sochaux par 3 buts à 0. A Paris, le Racing-Club de Paris battit l'Olympique Lillois par 1 but à 0; notre photo montre une phase de ce dernier match. Actuellement, Sochaux reste premier au classement avec 31 points, talonné par Rouen, qui n'a que 3 points de retard.

Les basket-ball se développe en France d'une façon qui autorise tous les espoirs. Le 26 février, au cours d'une rencontre amicale, l'équipe de France a battu, au Palais des Sports, par 25 points à 18, la redoutable équipe de Lituanie, championne d'Europe. Voici une phase de ce match.

A droite : Dimanche dernier, dans un gymnase parisien français, s'est déroulé une importante réunion de sport féminin organisée par la F.F.F.G.E.P., la F.F.B.B. et la F.S.G.T. Notre photo contre une gracieuse démonstration de jeunes sportives.

La finale de la Coupe Nationale de Rugby s'est déroulée dimanche dernier, au Parc des Princes, et opposait les équipes de Pyrénées-Bigorre à la Côte Basque. Voici un aspect de la rencontre qui se termina par la victoire de Pyrénées-Bigorre (14-10).

### Par le train

**75% DE RÉDUCTION**  
A PARTIR DE LA 3<sup>e</sup> PERSONNE

AVEC UN BILLET DE FAMILLE

RÉDUCTION DE 87.50 % POUR LES ENFANTS DE 4 A 10 ANS

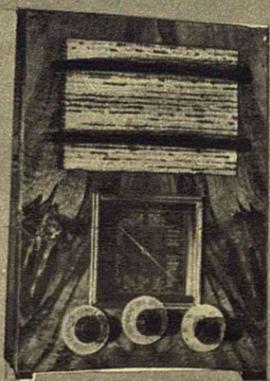
UNE CARTE peut être délivrée GRATUITEMENT à un membre de la famille pour lui permettre de voyager à DEMI-TARIF et autant de fois qu'il le désire, entre la gare de départ et le lieu de séjour de la famille.

# SNCF

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Pour 995 Fr. moins 20%  
aux lecteurs de Regards  
A COOPÉRATIVE de T. S. F.  
fondée en 1926

OFFRE SON SUPERBE  
**DEMOCRATE V**



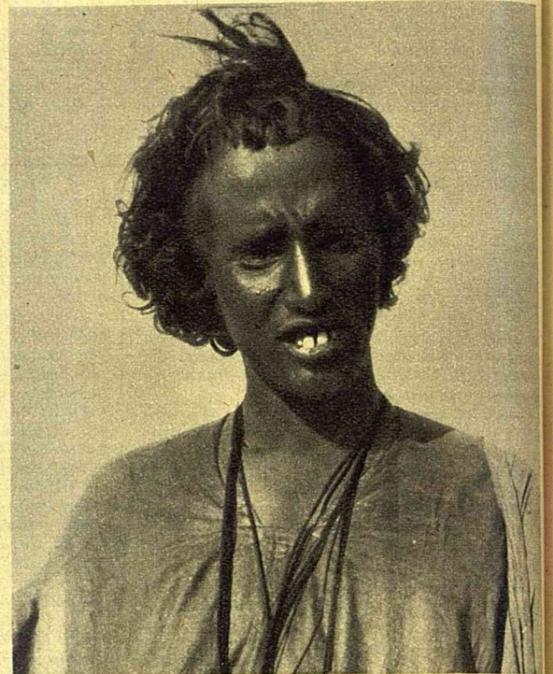
FACILITES DE PAIEMENT - BONS DE LA SEMEUSE ACCEPTES  
CATALOGUE GRATUIT

C. O. T. S. F., 31, Rue Doudeauville - PARIS -  
(METRO : CHATEAU-ROUGE ET TORCY)

# M A R O C

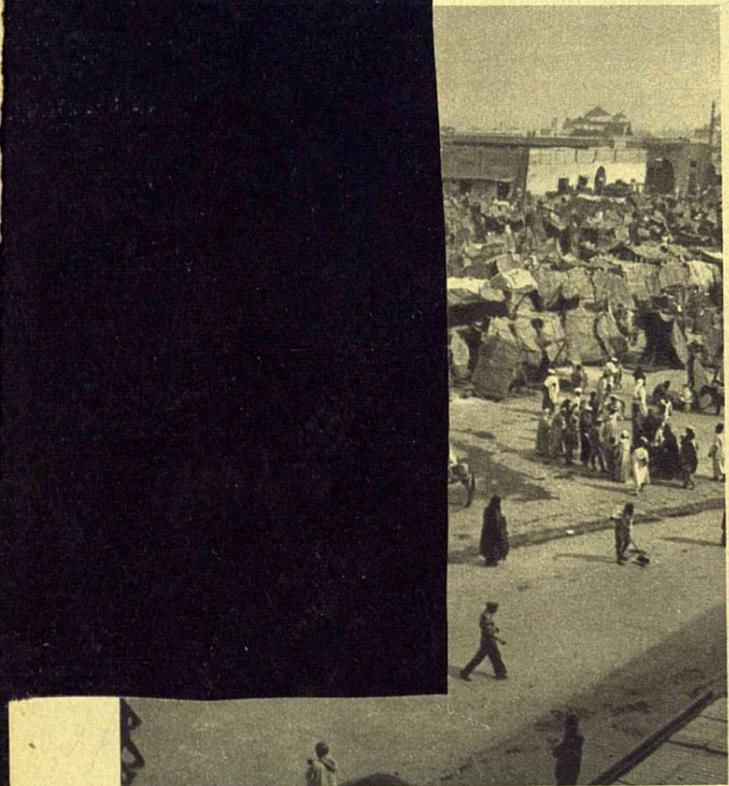


Nomade de l'Extrême Sud marocain.



A l'ombre  
grandes ne  
rondes,  
des vendeu  
grenades  
marché de  
place Djem  
el-Fna à M  
rakech

Autour de la citadelle  
dir.



A droite : Pas de vasque trop belle pour l'eau. Voici, dans le vieux Fex, une fontaine de mosaïque, où l'eau coule, plus précieuse que le vin.

Ci-dessus : Le marché sur la place Djemaa-el-Fna à Marrakech. On voit des rassemblements autour de charmeurs de serpents. C'est sur cette place Djemaa-el-Fna qu'eurent lieu les émeutes de l'automne 1937.



# RC terre en fièvre\*

Reportage et photos de GRUN.

## II Le Sud a faim

**S**i la turbulence a pour siège Fès et Meknès, le siège de la Résidence, Rabat, abrite bien des fauteurs de trouble.

D'un côté, la Médina pittoresque, les murailles somptueuses et dorées, la fameuse Kasbah des Oudaïas, la tour Hassan, l'estuaire et la vision blanche de Salé, ancien nid de corsaires.

De l'autre côté, la Résidence, les somptueux bureaux des Services civils, les villas fleuries de ces

criminels sont exonérés). Le carnet part ensuite à Rabat, auprès de M. Polge, qui prend, lui aussi, tout son temps...

Après plus d'un mois d'attente, notre candidat peut enfin regagner ses pénates. Si l'emploi qui l'attendait est pris, il a toujours la ressource d'en chercher un autre.

Pendant cette interminable attente, nul ne s'est soucié de savoir si notre homme avait de quoi manger; quant au coucher, tout le monde sait qu'au Maroc la rue n'est pas faite seulement pour les chiens... et que la mendicité est assez libre...

Quant à M. Polge, il s'en moque, il passe tous les mois à la caisse, pourvu que tombent les 64.000 francs qui le mettent à l'abri du besoin, pourvu que vienne une retraite bien gagnée, que lui importe que des gens attendent des semaines et des semaines à la porte des bureaux qu'il n'a pas su organiser.

Et M. Polge n'est qu'un fonctionnaire parmi tant d'autres...

### EMEUTES FABRIQUEES

De toutes les villes du Maroc dont elle fut pendant des siècles la capitale politique, intellectuelle et religieuse, Fez est la ville qui a le mieux gardé son visage musulman et oriental. C'est la cité islamique la plus difficile à comprendre pour les Européens.

Secrète, ardente et de tout temps frondeuse, puisque déjà en 1550, les Chorfas Saadiens lui préférèrent Marrakech plus docile, elle vit repliée sur le labyrinthe de ses ruelles énigmatiques et pleines d'ombre, où se blottissent ses Médersas (Universités indigènes similaires à des séminaires, par leur enseignement mi-religieux mi-universitaire).

Des « reporters » ou soi-disant tels, ont parlé ces derniers temps de la haine que l'on découvre à chaque pas en circulant dans ce dédale de ruelles obscures, du sentiment d'inquiétude qu'ils vous étreint le cœur et de la délivrance que l'on éprouve en quittant la Médina pour remonter vers la ville européenne.

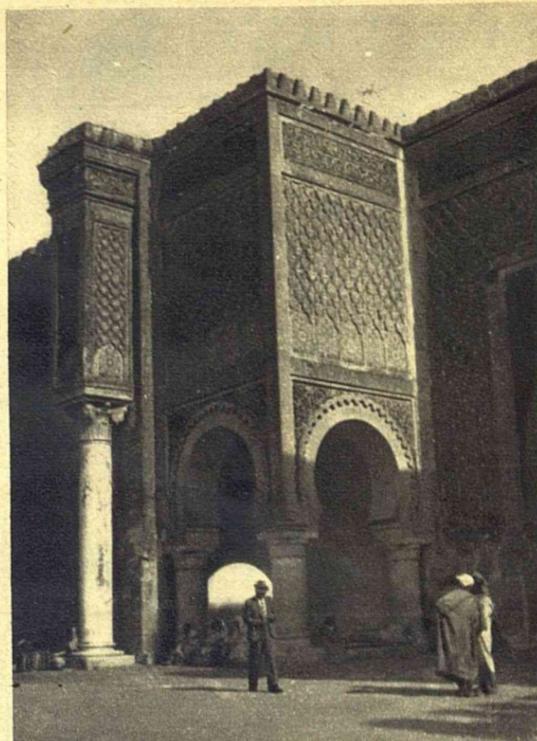
Je suis passé à Fez à la même époque, puis repassé ensuite après les troubles de Meknès. Je n'ai rien vu de tout cela, pas plus autour de la grande mosquée qu'ailleurs, bien au contraire. Ma première remarque à la personne qui m'accompagnait fut pour louer la politesse des habitants de ces ruelles, politesse que j'attribuais à la civilisation de la ville.

Ce sont des amis marocains qui m'ont montré d'où vient en partie le mal qui couve au Maroc. Ils m'ont traduit certains petits papiers distribués sous forme de tracts ou collés aux murs, citant des phrases soi-disant tirées de Voltaire ou d'autres écrivains français, proclamant que les Juifs étaient des êtres infects qu'il fallait exterminer, qu'ils étaient avarés, criminels, que ce n'étaient pas des Français. Le Marocain n'a pas de haine contre les Juifs et les agitateurs nazis rencontrent des difficultés dans leur propagande antisémite, bien qu'ils soient aidés volontiers dans cette voie par certains nationalistes français.

En 1912, à la faveur d'une révolte des Tabors, la population de Fez massacra, il est vrai, de nombreux Juifs, ainsi que des Européens, pillant et dévastant le Mellah, mais il ressort que la colère des Marocains était surtout tournée contre les commerçants qui les volaient et que les commerçants se trouvaient être en majorité des Juifs.

Les semeurs de désordre devraient se souvenir qu'en cas de révolte, l'Arabe ne fera pas de distinction entre eux et ceux qu'ils lui auront conseillé de massacrer.

Une mère et son enfant dans un camp de faméliques.



La grande porte de la ville indigène à Meknès, un des beaux monuments de l'art arabe.

Pour l'instant, malgré tout ce que l'on raconte, le mal n'est pas encore irréparable. Le Maroc conserve tout son charme et toute sa splendeur.

Se perdre dans Fez n'est pas un danger, une promenade empreinte d'inquiétude, mais l'occasion de savourer tout le charme de cette ville unique.

Partir de Bou-Jeloud, la porte neuve aux céramiques scintillantes, et descendre vers la ville secrète, par les ruelles Zékak-el-Hajer, Tala-Khira, passer sous les treilles ensoleillées de Kantrat-bourous, arriver à la place Nedjarine, cœur de la cité sainte, pour y admirer toute l'âme de l'Islam réunie ici, entre le splendide fondouk et la décoration somptueuse du tronc aux offrandes de Moulay-Idriss, errer dans la Kissaria, les souks les plus vivants du Maroc où les soieries venues du Japon essaient de supplanter les trésors indigènes, les étoffes somptueuses, les cuivres travaillés, les tapis, les ceintures, les babouches toutes tissées d'or, les burnous aux teintes tendres de pastels inimitables, ce n'est pas trouver l'aventure dangereuse et la haine, c'est goûter un plaisir incomparable...

Les émeutes, on les fabrique avec quelques provocateurs et quelques agitateurs.

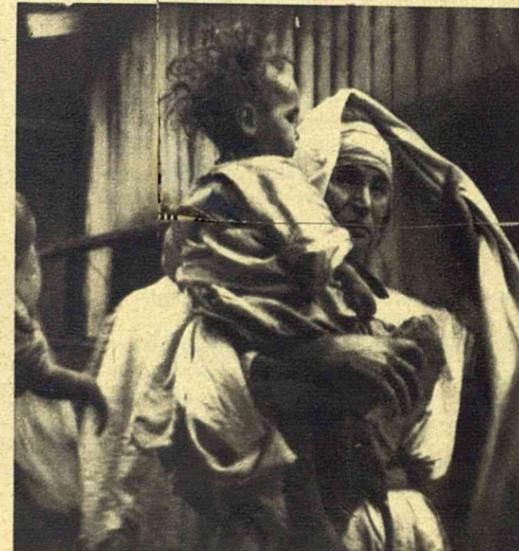
L'émeute de Meknès éclata à propos d'une question d'eau. Pour nous qui ne savons pas ce que peut représenter le manque d'eau, la chose peut paraître bizarre. Pour le Marocain, la question se pose d'une manière toute différente.

Au Maroc, lorsque l'on signe un contrat de vente pour un immeuble, l'eau est mentionnée dans ce contrat; elle est payée le prix fort et appartient à l'occupant. Meknès elle-même, des contrats le stipulent, acheta autrefois l'eau de la ville au pacha de Fez.

Cette eau payée qui leur appartenait en propre comme une marchandise, comme une chemise ou une maison, du jour au lendemain elle leur fut coupée pour être distribuée largement aux colons.

Dans l'appartement que vous occupez vous payez l'eau. Un jour, on supprime cette eau pour la donner au voisin, bien que l'on continue à vous la faire payer. Vous envoyez une réclamation au propriétaire. C'est ce que les habitants de Meknès ont fait. Des suppliques furent envoyées à la Résidence, mais des corbeilles à papier furent les seules à s'occuper de ces suppliques. Les indigènes essayèrent à ce moment de récupérer leur eau par leurs propres moyens, en occupant les réservoirs et en déviant les écluses, en vain d'ailleurs.

(Suite page 22.)



A l'ombre de grandes nattes rondes, voici des vendeurs de grenades au marché de la place Djemaa-el-Fna à Marrakech.



messieurs de l'administration et de l'armée, une ville européenne splendide.

Dans cette ville florissante, n'est-il pas navrant de constater le nombre des sans-abris et d'affamés qui traînent parmi les ruelles, ou qui se tiennent en permanence devant les villas en quête d'un morceau de pain, à moins qu'ils ne soient réduits, hâves et squelettiques, à fouiller les poubelles dans l'espoir d'un aliment quelconque pour soutenir leur carcasse décharnée.

On a dit tout ce qu'il faudrait faire, puis on en est venu à la période des promesses. Pendant ce temps les Marocains ont faim.

Connaissez-vous le vieux M. Polge, commissaire de police de Rabat, chef du service de l'identité judiciaire. Pour ne pas se compliquer les choses, il assimile les travailleurs marocains sollicitant le carnet d'identité exigé par les employeurs, aux criminels ressortissant de son service.

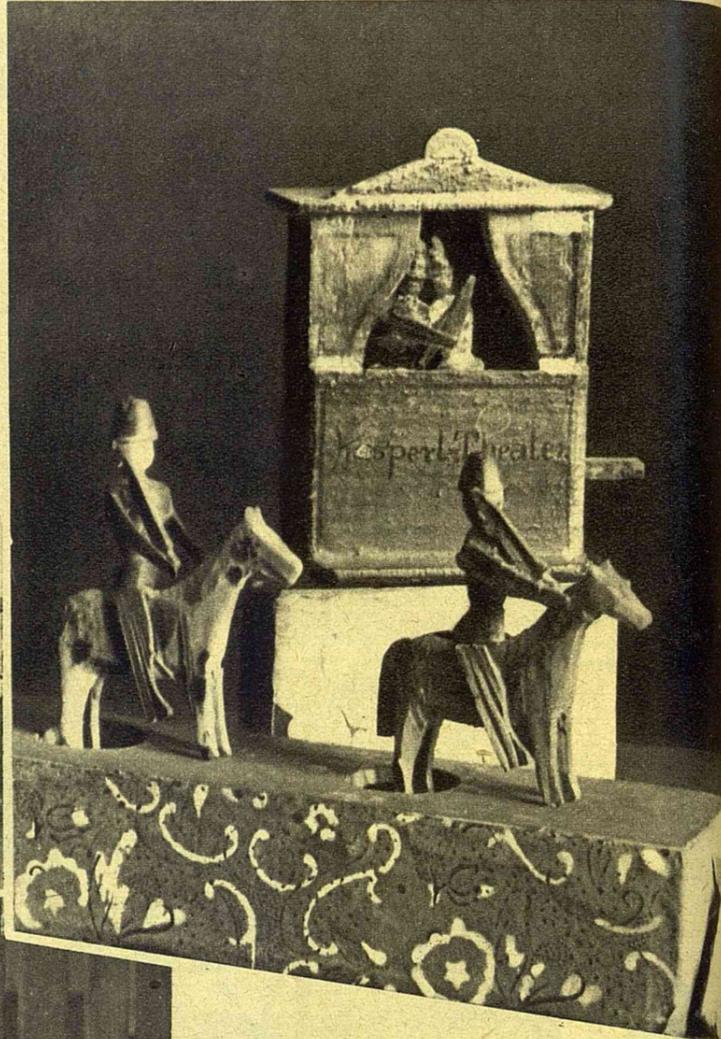
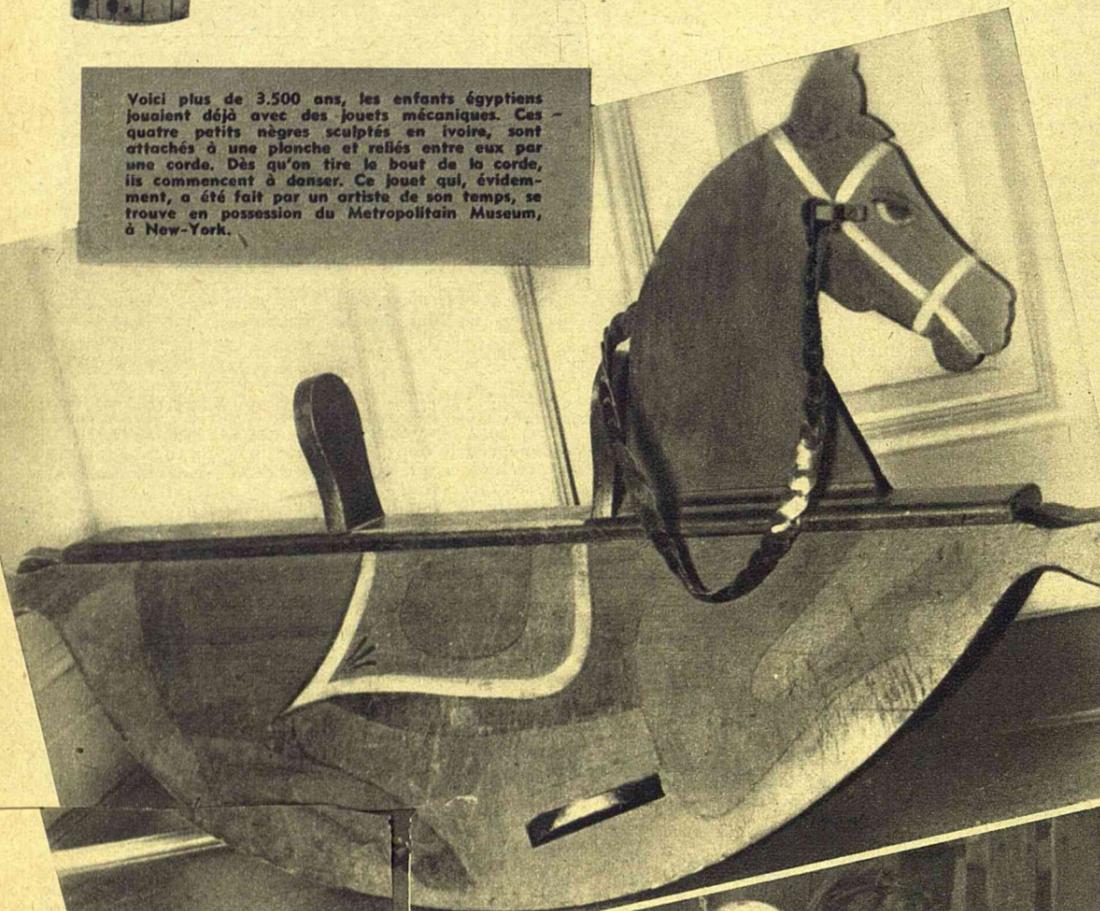
La manière dont sont traités ces gens, fournissant les neuf dixièmes d'un budget qui paie 64.000 francs à ce monsieur, est assez singulière. Le candidat au carnet d'identité doit d'abord se rendre dans un des neuf postes placés sur le territoire, soit Rabat, Casablanca, Meknès, Fès, Oudja, Kénitra, Marrakech, Safi ou Mogador.

Après ce déplacement coûteux et long, il faut attendre son tour. Lorsqu'enfin ce tour, attendu pendant parfois plusieurs semaines, arrive, le candidat doit verser dix francs pour couvrir les frais, ce qui représente deux jours et demi du salaire minima fixé par la loi de Peyrouton (taxe dont les

\* Voir Regards du 24 février.



Voici plus de 3.500 ans, les enfants égyptiens jouaient déjà avec des jouets mécaniques. Ces quatre petits nègres sculptés en ivoire, sont attachés à une planche et reliés entre eux par une corde. Dès qu'on tire le bout de la corde, ils commencent à danser. Ce jouet qui, évidemment, a été fait par un artiste de son temps, se trouve en possession du Metropolitan Museum, à New-York.



Pour les petites filles

LES vêtements des petits doivent avant tout être pratiques, confortables et prévus pour plusieurs saisons : un large ourlet est nécessaire... ils grandissent vite.

Pour la demi-saison ayez la sagesse de ne pas trop les découvrir aux premiers rayons du soleil, ils ne doivent pas quitter la laine avant le plein été.

Une petite fille sera charmante avec une jupe plissée bleu marine. Les pull-over jaunes et bleu clair seront très seyants. Ornez-les de petits cois de toile piquée montés sur des pressions de manière à pouvoir les enlever facilement pour être lavés fréquemment. Les jaquettes de tissu ne vont pas aux petites filles, mais une jaquette au tricot machine est ce qu'il leur faut. Un manteau de cheviotte pourra se porter par n'importe quel temps. Les blouses se font en filté ou en tobralco, le fond blanc et les pois de couleur, le croisé ou croquet en fera la garniture.

La question des robes habillées est très grave ! Il ne faut pas déguiser les enfants. La broderie anglaise, froncée à la taille, les petites manches bouffantes et une large ceinture en ruban de moire rose. Elle sera mignonne à croquer !

ROUGE-GORGE.



En haut, à gauche: Un des premiers chevaux de bois, apparu en 1800 environ (Unionphoto).  
A droite: Un théâtre de Guignol d'il y a cent ans (Unionphoto).  
Ci-dessus: Cette poupée ne se trouve pas au Metropolitan Museum, elle n'est pas archaïque, elle appartient à cette petite fille qui l'aime et est toute prête à défendre son enfant (Photo Juliette Lasserre).

Votre table

**MOUSSE AUX POMMES :**  
Prendre un kilo de belles pommes, les essuyer et les vider; faites-les cuire au four comme les pommes de terre au beurre; passez-les de manière qu'il ne reste plus que de la pelure; mettez du sucre et de la vanille. Battez 5 jaunes d'œufs en neige très ferme et mélangez-les avec les pommes. Enduisez ensuite un moule à charlotte avec du caramel et faites cuire au bain-marie pendant deux heures. Cette quantité est pour un moule de grandeur moyenne. Avec les jaunes d'œufs faites une crème anglaise.

**MAQUEREAUX A L'ITALIENNE :**  
Nettoyez les maquereaux et coupez-les en travers. Faites un court-bouillon avec des carottes, oignon, thym, laurier et une cuillerée de vinaigre, une tête de céleri coupé en tranches. Faites cuire les maquereaux dans ce court-bouillon, dressez-les sur un plat avec les tranches de céleri et des laitances. Laissez réduire ce qu'il reste de ce court-bouillon et ajoutez-y un jaune d'œuf pour lier la sauce, que vous versez sur vos poissons.

**ŒUFS A LA BERNAY :**  
Fouettez quatre œufs bien frais avec du poivre et du sel, que vous mettez dans 6 petits moules. Dans un petit verre de crème faites fondre 15 grammes de parmesan râpé, fouettez le tout ensemble et versez dans les moules sans les remplir. Cuire au bain-marie pendant 10 minutes, puis mettez au four. Démoulez, après, laissez tiédir 2 ou 3 minutes. Puis versez dessus une sauce béchamelle à la crème et au fromage.

# JOUETS.

**M**ONSIEUR DUPONT a acheté un merveilleux chemin de fer électrique pour son fils. Comme Pierrot sera heureux ! — Oui, en effet, Pierrot est heureux, mais pas comme papa le voudrait : au lieu d'admirer le beau train que papa fait circuler, il l'attrape de ses deux petites mains maladroites de deux ans et se met à le traiter comme il a l'habitude de traiter ses cubes en bois et sa balle, c'est-à-dire d'une manière assez brutale. L'ingrat ! Papa l'exile dans la cuisine et se résigne à jouer lui-même ventre à terre, tandis que Pierrot s'amuse royalement avec le balai et avec les casseroles de maman.

Chaque âge a ses jeux. Voilà une loi immuable et sans exceptions, car à chaque âge correspond une manière déterminée de s'occuper des objets du monde extérieur. C'est pourquoi les mêmes cubes de bois emboîtés dont vous faites cadeau à votre bébé, seront traités de manière différente selon l'âge qu'il a : à six mois, bébé maniera ces objets des deux mains et les perdra assez souvent. De 8 à 12 mois, il les entre-choquera et en frappera tous les objets de son entourage. Vers 12 mois, il rapprochera un cube de l'autre en les regardant attentivement et un peu plus tard il alignera les cubes l'un à côté de l'autre. De 12 à 16 mois il sortira un cube de l'autre et les replacera dans l'ordre de leurs grandeurs respectives. De 18 mois à 2 ans il fera des architectures.

Cette suite de comportements n'est jamais renversée ! Certes, il y a des cas où le développement de l'enfant se fait plus vite ou plus lentement, il y a des enfants précoces et arriérés, mais l'ordre reste toujours le même.

Bien choisir les jouets de bébé. Voilà une tâche pleine de responsabilité qui incombe à nous, les parents. Car n'oubliez pas : Le jeu, c'est la vie de l'enfant. Tandis qu'à l'âge de deux mois Bébé ne joue que 9 minutes par jour et à 3 mois environ 46 minutes, il jouera

déjà 7 heures par jour lorsqu'il aura 1 an. Et à 2 ans il atteindra et dépassera même la journée de 8 heures ! Pourvu qu'on le laisse jouer. Mais, en effet, on devrait le laisser.

Car, pourquoi Bébé joue-t-il ? La théorie la plus acceptable que c'est pour apprendre, pour acquérir toutes les facultés dont il aura besoin plus tard pour subsister dans le monde. Il joue pour se préparer à la vie d'adulte. Il joue à l'homme comme le petit chat joue au chat et le petit chien au chien. Donc, le jeu est ce qu'il y a de plus important dans la vie de l'enfant. Celui qui joue bien, travaillera bien.

Pourtant, Bébé ne doit pas jouer avec n'importe quoi. Certes, cette pauvre petite qui berce tendrement un morceau de bois enveloppé de loques, aimera sa « poupée » comme si c'était une vraie. Mais la fantaisie ne remplace pas tout, et les statistiques prouvent que des enfants provenant d'un milieu très pauvre, qui n'ont pas de jouets, sont arriérés et ne se développent pas aussi vite que les autres. Demandons donc, non seulement du pain et du lait, mais aussi des jouets pour tous les enfants ! Par contre, les « enfants des riches » sont quelquefois tellement gorgés de jouets qu'ils en sont ennuyés.

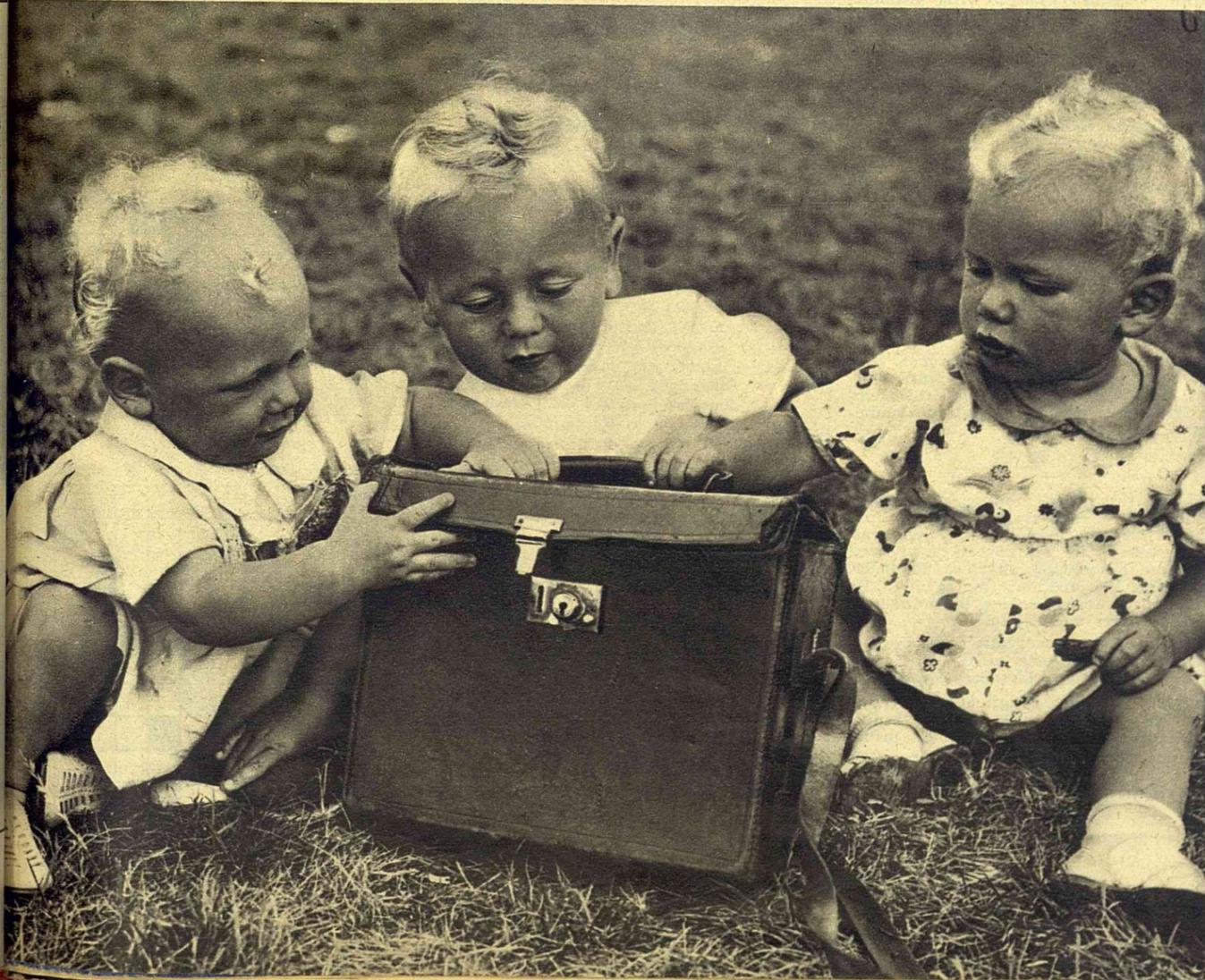
Il faut éviter ces deux extrêmes. Il ne faut pas acheter trop de jouets et surtout pas de ces jouets trop précieux qui font plutôt la joie des parents. Mais il ne faut pas laisser Bébé sans jouets non plus. Il faut lui donner le matériel dont il a besoin pour exercer ses facultés. Il faut l'entourer d'objets beaux et gais, de belles couleurs et de formes agréables et qui — n'oublions pas l'hygiène en parlant de l'éducation mentale — soient faciles à nettoyer. C'est ainsi que nous allons procurer le maximum de joie à Bébé et que nous le ferons apprendre en jouant.

V. FRITSCH.



Ci-dessus : Malheur ! elle est cassée...

Ci-dessous : Le meilleur jouet, le plus passionnant est celui qui n'en est pas un : les grandes personnes sont incapables de le comprendre, et le cinéaste qui a laissé traîner son étui de caméra ne trouvera pas la chose si drôle !



## Petits conseils

Un très joli fichu, qui rénovera votre robe longue, de coloris foncé, est un fichu fait en larges rubans cousus les uns après les autres et de coloris différents. Formant une pointe sur le devant du corsage, il se terminera dans le dos à la hauteur de la taille par un gros nœud.

Autour de l'encolure de votre robe noire d'après-midi à la place d'un col, vous pouvez faire une garniture vous-même : une guirlande de petits nœuds de rubans de couleur. Vous pourrez garnir de la même façon le bas de vos manches.

Si votre robe a un col en satin piqué, ajoutez à vos gants courts une manchette faite dans ce même satin ; au lieu de mettre un simple lacet à vos souliers, remplacez-le par un petit ruban très étroit en satin également, que vous terminerez par un nœud. Votre chapeau sera également garni de satin : les ensembles font toujours très élégant.

Avec vos vieilles blouses, faites-vous des guimpes. Avec vos vieilles guimpes, faites-vous des cols.

Comme sac du soir, faites-vous vous-même, une petite bourse, soit en lamé, soit en satin, se fermant par un ruban qui forme coulisse.

## Nos amis nous parlent

Le 30 janvier, les amis de « REGARDS » de Toulouse ont organisé une grande vente de propagande qui a obtenu un très grand succès.



Voici des photos représentant nos dévoués diffuseurs et les voitures qui, toute la journée, circulèrent dans les rues de Toulouse.

A l'occasion de la publication des souvenirs de Paul Vailant-Couturier, nos diffuseurs d'Aix-en-Provence ont orga-



nisé une vente massive qui a donné d'excellents résultats. Les voici à l'œuvre.

Que nos amis trouvent ici tous nos remerciements pour l'excellent travail qu'ils ont fait. Nous sommes certains qu'ils auront de nombreux imitateurs.

## L'irrésistible élan des bâtisseurs

(Suite de la page 13.)

Non, son grand cœur ne sent pas la contradiction. Il est bon pour les hommes à la manière dont l'homme est parfois bon pour les animaux. Il ne croit pas être né selon les mêmes lois naturelles que ses semblables. Et toutes ces municipalités qui construisent pour les travailleurs des piscines, des écoles, des stades, des appartements sains, commettent à ses yeux un crime contre l'équilibre du budget. C'est un brave homme, très fin, d'une gentillesse extrême. Mais pour lui l'argent a raison et la santé a tort. Il ne sait même pas qu'il est psychologiquement un monstre, car rien en lui n'est monstrueux.

Si je pousse la conversation plus loin, il dit, à propos des menaces de guerre civile :

# regards

### ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.  
Un an: 58 fr.

Pays de l'Union postale:  
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.  
Autres pays:  
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ  
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS  
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B  
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X  
Téléphone: PROVENCE 52-13  
Chèque postal: PARIS 1715-54

— La folie provoque la folie. S'ils ne peuvent pas payer leurs dettes, les bâtisseurs, ils iront puiser où ? Chez moi, sous prétexte que j'ai quelque fortune. Mais, Monsieur, c'est ça la révolution. C'est ça...

Cette survivance du passé, des privilèges, qui se défend contre l'accession inévitable de tous au progrès et à la connaissance, toutes les villes de France la connaissent. A ces craintes, ces désarrois, ces colères, les municipalités populaires répondent en bâtissant. C'est leur fonction.

Une ville du centre, ville minière, 200.000 habitants. Au budget, 217 millions de travaux.

— Je m'occupe des enfants, dit le médecin adjoint au maire et radical-socialiste. Trois dispensaires, un hôpital, une maternité, deux colonies de vacances, deux groupes scolaires, deux stades, un vélodrome, deux piscines, une école d'anormaux...

Des œuvres de vie. On construit à tour de bras.

— Je suis chargé de l'exécution des travaux, me dit un cantonnier, adjoint au maire et communiste.

— Entente parfaite ?

— Parfaite.

Et ce travailleur me fait cette déclaration judicieuse :

— Quand nous discutons d'idées, bien sûr, nous ne sommes pas toujours d'accord. Mais pour construire, on est ensemble. Alors, ce sont les résultats qui comptent...

Je pourrais citer nombre d'exemples. Administrer, c'est assainir. Ce n'est pas faire la part du pauvre. Sans l'avoir raisonné, telle ville entreprend à l'Ouest pour une population ouvrière de 40.000 personnes, 138 millions de travaux. En tête du programme, écoles, bibliothèques, sports, centres médicaux...

L'instinct de conservation de l'espèce humaine se manifeste ainsi, pousse ses forces en bâtissant. L'espèce, d'abord.

En face, subsiste et agit encore avec le riche terrien ou le brave homme industriel l'instinct de conservation du profit.

Et ces derniers défendent contre l'espèce humaine leurs privilèges comme des fauves leur proie.

Stéphane MANIER.

## MAROC, terre en fièvre

(Suite de la page 19.)

Les indigènes furent refoulés dans la Médina, des troupes en armes occupèrent les portes de la ville arabe.

Le travail des agitateurs étant terminé, intervinrent les provocateurs. Des balles partirent soudain, d'un côté comme de l'autre, et ce fut la bagarre, le sang versé. Dix mille indigènes se battirent contre les spahis et la légion. Les chiffres officiels annoncèrent cinquante morts et deux cents blessés, alors que tout calcul réel était impossible, les indigènes ayant ramassé leurs blessés et leurs morts le plus discrètement possible, les familles des combattants ne tenant pas à faire savoir aux autorités militaires leur participation à l'émeute par crainte de suites...

Quelques hommes à remplacer, quelques autres à fusiller, tel cet Espagnol arrêté secrètement à Fez, et qui annonçait aux indigènes la veille de l'émeute qu'ils allaient être massacrés le lendemain par la faute du Front populaire, et la tuerie eut pu être évitée.

Meknès a pour l'instant retrouvé un calme apparent. Toutefois, il serait assez étonnant que les chercheurs de désordre soient partis, car beaucoup étant couverts par une autorité militaire bienveillante. La fièvre atteignit le Sud... Marrakech à son tour s'agita.

Cette manifestation a des coupables, autorités fascistes indigènes et françaises. Dans le but d'exercer une répression impitoyable, ces autorités ont cherché à faire sortir les indigènes de leur soumission.

On pourrait demander des comptes sur les troubles du 25 septembre au capitaine Fournier, chef principal du Bureau Régional, qui devait quitter son poste sans esprit de retour vers le 14 septembre, assez furieux de quitter une ville où l'attachaient tant d'intérêts, et au khalifa du Pacha, Ahmed el Biaz.

Depuis un certain temps, les indigènes et les artisans dont les doléances n'étaient plus écoutées, avaient rompu toute relation avec les autorités indigènes.

Malgré le calme de la population, des patrouilles ne cessèrent de circuler dans Marrakech en état d'alerte, ne manquant aucune sorte de vexation vis-à-vis des commerçants des souks.

C'est pourquoi, le 24 septembre, avertis du passage du général Noguès et de M. Ramadier, la population de Marrakech se groupa dans les souks afin de montrer aux autorités leur terrible misère.

Quand, au passage des autorités, le 24 septembre, une délégation d'indigènes voulut présenter au Résident général ses revendications, quelques provocateurs intervinrent, causant une bousculade. Des

arrestations furent opérées immédiatement, non parmi les provocateurs, mais parmi les jeunes Marocains. Rentré au palais de la Bahia vers vingt heures, le Résident céda alors aux instances des fonctionnaires fascistes de Marrakech qui lui demandaient de procéder à des arrestations massives.

La même nuit, le khalifa El Biaz et M. Gromand, chef des services municipaux P. I., aidés des gommiers et des maghazinis, violèrent les domiciles des indigènes signalés sur les listes régionales en même temps que ceux des ennemis personnels du khalifa.

On eut vite rempli les geôles municipales et celles du Pacha, d'hommes, de femmes et d'enfants.

A minuit, les prisonniers furent dirigés sur le camp Mangin, où les soldats indigènes les passèrent à tabac.

Depuis, l'autorité indigène fasciste, appuyée par l'autorité militaire en profite pour rançonner les notables sous la menace du baton et des prisons de Taroudant.

La résidence a été saisie, par l'autorité militaire, qui sévit à Marrakech, d'une demande d'expulsion concernant plusieurs militants du Front populaire, sous prétexte que ceux-ci ont fomenté et organisé les troubles de Marrakech.

Djémaa-el-Fna... théâtre d'émeutes... Jamais décor plus chargé de soleil et de lumière ne se prêta, comme celui-ci, à la joie populaire.

Mille races se côtoient, confondues, qui se brassent parmi les conteurs qui savent toutes les histoires, les charmeurs de serpents qui hurlent comme des loups autour des sacs de cuir contenant leurs dangereux pensionnaires.

Danses des cobras... danses des jeunes Chleuhs vêtus de blanc, maniant les crotales métalliques de leurs mains teintées au henné, gracieux et fardés... Danse des baladins animés d'autres musiques... Danses de l'Aïssaoua qui s'excite au rythme d'une musique sauvage, mordant de sa bouche bavante des torches enflammées...

Toutes ces danses pour nous faire oublier le sang des émeutes...

Toute la hauteur majestueuse du Grand Atlas, aux sommets encore neigeux en plein été pour nous séparer des agitateurs...

Et c'est le Sud, pourtant conquis depuis peu, où maintenant tout est calme.

Taroudant et Tiznit aux murailles d'or, la plaine luxuriante du Souss découverte soudain, irrésistible du haut du Tizi N'Test... Un pays qui devrait être de rêve, si dans les coins n'y grouillaient des germes, ennemis du calme, de la paix et de la beauté...

GRUN.

## MOTS CROISÉS

### HORIZONTALEMENT

1. Londres et Paris sont d'accord pour châtier durement celle qui sévit en Méditerranée. — 2. Habitation des nègres — Nation. — 3. Petite pomme — Un aviateur en est souvent un. — 4. Chaque soir un poste clandestin de T.S.F. lui fait, en Allemagne, une véritable guerre. — 5. Préposition — Ravie — Article arabe. — 6. Note — 2 lettres de « NUL » — La route lui fait souvent concurrence. — 7. Un sport où excellent les champions soviétiques — Equipa un navire. — 8. Il est rare en Allemagne — Fils de Jacob. — 9. (St) dans les Pyrénées — Détroit faisant communiquer la Baltique et la Mer du Nord. — 10. Un dirigeable soviétique exterminé dans une récente catastrophe — Abréviation religieuse.

### VERTICALEMENT

1. Lieux publics — Chacune des poutres transversales qui soutiennent un pont de navire. — 2. Son expédition au Pôle s'est terminée tragiquement. — 3. Déesse des Egyptiens — Commune du Var. — 4. Note — Celui des fonctionnaires vient d'avoir lieu. — 5. Chef d'état fasciste qui vient de faire un important coup d'Etat. — 6. Pour dessiner — Pronom. — 7. Mettra le tain d'une glace — 8. Passe tout auprès avec rapidité — Les gros travaux le sont souvent. — 9. 2 lettres de « vite » — Il attire les autres métaux. — 10. Un pays mis en fête par un heureux événement.

### SOLUTION DU N° 92

S	A	B	L	A	A	M	I	
K	A	L	I	N	I	N	E	
M	I	U	B	E	D	A	P	
E	S	M	A	L	A	M	A	
R	O	I	N	N	O	E	L	
B	L	E	C	O	H	L		
M	O	L	O	T	O	V	I	L
L	A	C	E	T	H	E	U	
D	E	G	E	N	E	R	E	S
O	E	N	T	R	E	R	D	
N	I	E	E	Z	E	R	O	

### PROBLEME N° 93

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

# LE PETIT REGARD EN COULISSE

## D'AUDACIEUX MALFAITEURS



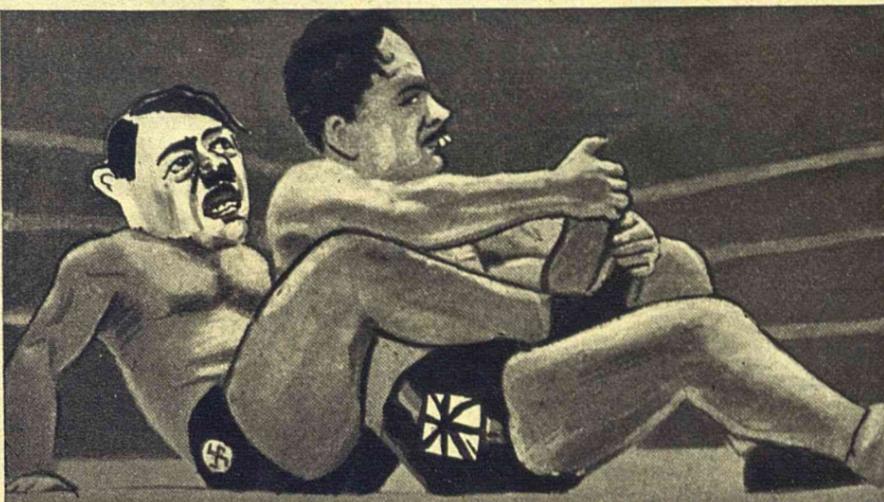
Les bandits après leur arrestation.

*forcent en plein  
jour les coffres  
d'une banque*

**un ticket de métro a  
disparu !**

(Voir détails de l'arresta-  
tion en 6<sup>e</sup> page.)

## KID ANTHONY contre DON ADOLF



Une phase de cet intéressant match de catch qui se dispute actuellement à Londres.  
(Voir en page sportive.)

## LA LUTTE CONTRE LA VIE CHÈRE

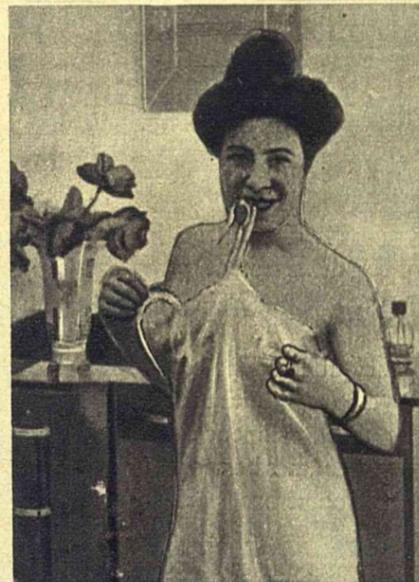
De notre envoyé spécial à La Santé

D'éminents concitoyens, toujours sur la brèche quand il s'agit du bien du pays, ont entrepris une vaste campagne contre la vie chère, visant particulièrement la dernière mesure prise par la régie.

Une pétition a déjà recueilli les noms bien connus de MM. Duseigneur, Moreau de la Meuse, Pozzo-di-Borgo, Deloncle, etc., etc., pour protester contre la hausse des allumettes, qui rend leur activité patriotique quasi-impossible !



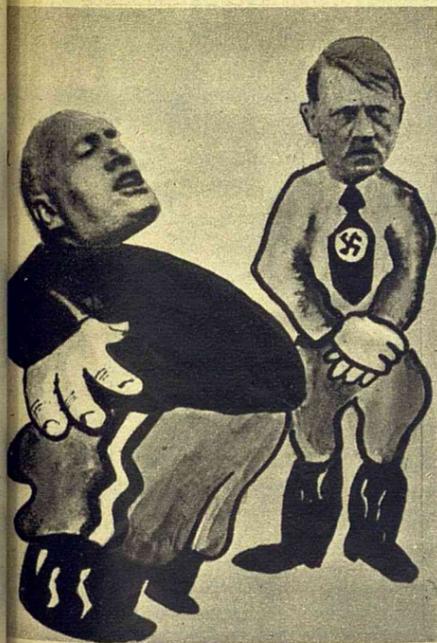
## LA CHARMANTE "miss télévision"



... qui a été triomphalement élue hier, personnifie bien le charme et le sex-appeal à travers le temps et l'espace.

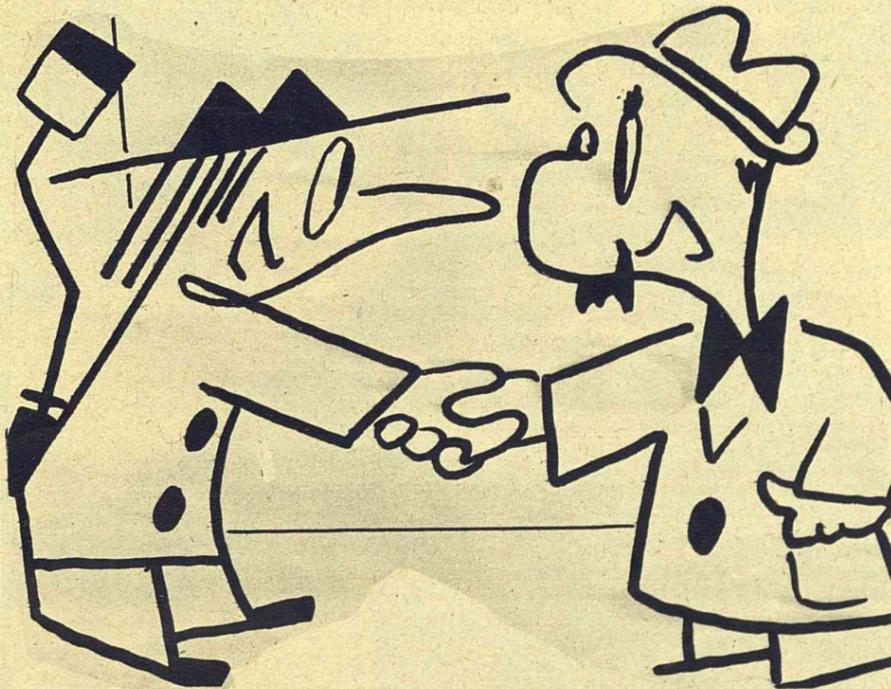
## LE VOYAGE du FUHRER

(Dépêche agence Glycérine.)



Le petit regard a le plaisir de présenter la première photo du voyage à Rome que fera prochainement le Fuhrer...

## HUMOUR 100 %



— Comment vas-tu, Youdepoële ?  
— Et toi, Lamatelas ?

## FAITS DIVERS

Une farce de mauvais goût : ce matin on a livré, chez M. André de Fouquières, l'arbitre des élégances si parisien, une salopette en coutil bleu. Le livreur a été appréhendé.

Etant tombé dans l'escalier, le délicieux petit chien de Mme de Saint-Germain a été transporté d'urgence dans une clinique. Son état nécessitant un repos complet, les visites sont suspendues jusqu'à nouvel ordre!

Salamanque. — Ce matin, nos héroïques avions ont bombardé Madrid; un quartier de la ville est détruit; on compte un grand nombre de victimes, surtout de femmes et d'enfants!

# regards



**Les VIEUX ATTENDENT...**

*Une enquête de Lydia LAMBERT*

1 fr. 25  
2,50 fr. BELGES  
0,40 fr. SUISSE  
24 pages

**DONNEURS  
de SANG**

Reportage

de Jean PERRIGAULT

**L'IRRÉSISTIBLE ÉLAN  
des BATISSEURS**

suite de l'enquête  
de Stéphane MANIER

**LE SHYLOCK DE LONDRES**  
Par Renaud de JOUVENEL

No 2  
24 MAR  
1 fr.  
1,75  
0,35  
24  
PARAIT

**NOTRE**  
Des  
**GUER**  
**SÉCUR**  
La M  
**TCHÉ**  
La MO

**C**